

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

NUMÉRO DE PAQUES

LE MONDE ILLUSTRÉ



VOYEZ LA FEMME DETECTIVE

Composition de Édmond-J. Massicotte



LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI



17e ANNEE.—No 883

MONTREAL, 6 AVRIL 1901

5c LE No

PROFILS PARLEMENTAIRES

CHRONIQUE DE QUÉBEC

Pour l'œil de l'observateur, la ville de Québec, vénérable doyenne parmi ses sœurs d'Amérique, ne se ressemble plus aujourd'hui. Elle est rajeunie, pimpante et transformée.

Sous les effluves du doux soleil de mars un frisson de vie et d'activité fébrile parcourt tout son être, fait battre plus vite le sang de ses artères et lui donne un regain de jeunesse.

A la vie claustrale succède pour tout le monde une vie extérieure plus large, plus exubérante.

Sur la chaussée bourdonnante passent, glissent et disparaissent de nombreux équipages agrémentés de clochettes retentissantes et remboursés de riches et chaudes fourrures, laissant voir de jolis miroirs aux lèvres roses où pétillent d'interminables causeries.

C'est un va-et vient général.

Chaque jour sur la terrasse Dufferin, en face du château Frontenac, à l'heure où le soleil touche au zénith, essaiment des foules nombreuses, hétéroclites, sous le regard de bronze de la statue de Champlain, qui sonne la diane à son bas-relief par le clairon de sa Renommée.

Le cocher, que l'on hèle sur le boulevard, ne peut suffire aux appels pressés de ces hôtes d'un jour ; il faut quelques fois jouer des coudes pour vaquer à nos occupations journalières.

Le petit négociant, debout sur le seuil de sa boutique, sollicite d'un regard séducteur, mais discret, la pratique qui passe et évolue, incertain, sur le trottoir lustré de givre.

Les tables d'hôte regorgent d'étrangers ; il faut voir l'intérieur de ces maisons hospitalières où le maître de céans vole plutôt qu'il ne court, de clients en clients, enlevant à celui-ci sa capote et sa canne à pommeau d'or, à celui-là son foulard, ou son couvre-chef. Et lorsque l'objet de tant de convoitises se trouve confortablement installé en face d'une table bien servie, où il pourra satisfaire un appétit de gargantua, le maître se repose, et rêveur, il songe, par anticipation, aux plantureuses recettes qui lui amèneront les beaux jours d'été !

Du premier au dernier échelon de l'échelle sociale règne une démocratie folle.

Le bourgeois parvenu coudoie l'ouvrier pas chançard, c'est l'égalité dans la fraternité. Plus de rang, plus de castes : un nivellement à fleur de peau, quoi !

La ville haute nage, pour ainsi dire, dans une atmosphère officielle.

Les ministres de nos législatures passent en souriant au bras de leurs chefs de bureau, le modeste pasteur d'un bourg lointain voisine avec les prélats mitrés et les dignitaires ecclésiastiques ; les disciples de Thémis, traînent leurs clients à la remorque et les juges en jabot et cravate blanche déambulent à leur tour vers le temple de la justice ; puis viennent les députés frais émoulus des urnes populaires, distribuant mille



sourires sur leurs lèvres éloquentes et force coups de chapeaux à leurs électeurs venus des quatre points cardinaux de la province, et qui profitent du moment psychologique pour présenter une supplique dans le grand style !

Les élus de la haute pègre font une course vers Spencer-Wood, où ils iront saluer l'héritier en droite ligne du marquis de Vaudreuil, le dernier des gouverneurs français qui veilla sur nos destinées nationales.

Nous vivrons, pour tout dire, à la lumière du pouvoir.

* *

Or, l'autre jour, par une belle après midi, sans projet arrêté dans ma tête, à l'aventure, j'allais devant moi, lorsque j'arrivai sur la rue St-Jean, grouillante à cette heure de la journée de citadins et de touristes venus là en quête d'amusements et de distractions. La foule grossissant toujours, je fus soudain saisi comme dans un engrenage, et me laissant aller à la dérive, j'atteignis ainsi les hauteurs où sont situés les édifices parlementaires.

Vous connaissez ou vous ne connaissez pas notre palais législatif.

C'est un immense quadrilatère construit en pierre de taille d'un beau dessin, avec une tour centrale dont les flèches hardies se perdent dans la nue ; et, au sommet de cette tour un cadran aux aiguilles d'or donne l'heure juste au passant affairé.

Les colonnes du portique sont légères à la vue, quoique proportionnées à la grandeur du vaisseau ; et tout le long de la façade, chaque côté de la porte principale, on a pratiqué plusieurs niches où apparaissent les statues en bronze de Frontenac, de Lévis, de Montcalm, de Salaberry, de lord Elgin, celui-là même qui en 1854, à cette époque assez rapprochée des quatre-vingt-douze Résolutions, osa prononcer le discours du trône, dans la langue de Chénier, de Cardinal et de Papineau.

Au pied de ses symboles mystiques de nos gloires les plus pures, coule, en été, une fontaine jaillissante, derrière laquelle un huron, aussi en bronze, portant le costume de la tribu, debout près de son fils, semble défier l'ennemi avec sa flèche et son arc tendu.

Ces œuvres géniales et vécues proviennent du ciseau inspiré de Louis Philippe Hébert, chevalier de la Légion d'Honneur, une de nos gloires nationales.

Devant nous, en face de cette terrasse, à l'horizon bleuâtre, se déroulent les cimes alpestres des Laurentides, surplombant des campagnes de verdure et de lumière et ponctuées de jolis maisons blanches comme la neige.

Et au milieu de l'espace enchanteur, comme un point de repaire, s'élève, gracieuse et belle, l'église de Beauport, temple d'une parfaite architecture au dire de Mgr. Têtu, un connaisseur en matière esthétique : lequel temple fut construit par M. Berlinguet, une de nos célébrités dans l'art de Viollet-le-Duc et de Garnier.

Plus loin encore, à travers les méandres de la côte Beaupré, dans les lointains brumeux, vous devinez les tours de la basilique de Ste-Anne, où vont, chaque année, de pieuses multitudes, implorant la bienheureux thaumaturge, lui demandant de guérir leurs blessures physiques, de maintenir ferme dans la foi et forte de la grâce divine, leur marche vers cette grande et redoutable inconnue qu'on appelle l'Eternité !

* *

Vous pouvez bien penser qu'en face de ce tableau où se repaissaient mes regards, l'idée me vint naturellement de connaître ce qui pouvait bien se passer dans

l'habitable construit sur un site aussi enchanteur. Et poussant la porte massive du vestibule, après avoir franchi un long corridor peinturé à fresque et pavé de splendides marqueteries, je gravis un escalier à rampe polie, assourdie par de lourds paillassons posés là afin de ne pas interrompre, par les vains bruits du dehors, le silence qui règne en ces lieux.

M'étant muni d'un billet de réception, je tirai à moi une porte tapissée de drap rouge, et un spectacle unique, imposant, s'offrit à mes regards.

Le lieu des délibérations législatives, est une salle oblongue qui vient de subir une toilette neuve, et dont la voûte acoustique fournit un excellent avantage à celui qui doit y adresser la parole. Des deux côtés les



représentants de la nation possèdent chacun un petit pupitre avec fauteuil bourré en maroquin, et tous les accessoires essentiels à un homme d'études.

Et, au milieu, en face, un baldaquin, orné de roses et de dorures, sur fond de velours vert, portant au sommet les armes de l'Angleterre, couronne un trône ; et sur ce trône, siège un homme coiffé du tricorne, avec gants lilas, commodément assis dans un large fauteuil. A sa droite une écritoire et quelques volumes dans un beau désordre.

Cet homme c'est le président, l'hon M. H.-B. Rainville, député de la division Sainte-Marie, Montréal.

M. Rainville est de bonne stature, avec moustache et barbe châtain, et dirige avec sagesse les débats. Avocat d'un grand mérite, il possède, en cette qualité, tous les concepts et connaissances nécessaires pour maintenir le bon ordre et ramener la discussion au point. Impeccable en théorie constitutionnelle, s'il se rencontre une question litigieuse, il la dissèque, la retourne et rend toujours une décision claire, devant laquelle s'incline respectueusement la députation.

Ses manières distinguées, le timbre de sa voix font du fauteuil présidentiel le centre privilégié où se concentrent les regards de la galerie.

A ses pieds, sur les degrés du trône, une douzaine de petits pages sont assis, attendant des ordres. Tout à coup, vous les voyez glisser sur les tapis ; ils passent vifs et légers comme des poissons dans l'eau, rapportant un cordial, ou une botte de documents pour messieurs les Députés.

En face du président, à une longue table repose la masse d'or ciselée, symbole de l'autorité royale, je distingue M. L.G. Desjardins, greffier de l'assemblée législative. M. Desjardins fut naguère député et rédigea le *Canadien* avec M. Israël Tarte, un de nos plus forts polémistes.

Il se distingua aussi comme orateur et fit des luttes chevaleresques avec M. C. Langelier, dans le comté de Montmorency.

A gauche, à l'extrémité de la salle, se trouve la galerie de la presse, ce quatrième pouvoir de l'Etat, où j'aperçois M. Ernest Pacaud, qui fait la lutte dans le *Soleil*, avec M. Ulric Barthe, en faveur du parti libéral ; plus loin M. J.-P. Tardivel, directeur de la *Vérité*, qui estime, avec Boiste, que l'homme de parti est rarement l'homme de la patrie, puriste à tous crins,

sabreur en diable, possédant un fond de doctrine inattaquable, attirant à lui ceux qui aiment le franc-parler et l'indépendance ; à côté de M. Tardivel, M. L. J. Demers, de l'Événement, journal qui pénètre avec ténacité à travers toutes les couches sociales. Et de fois à autre il m'est donné d'y voir, oubliant la grandeur qui le retient au rivage, l'hon. Thomas Chapais, rédacteur du Courrier du Canada, stratège retors, fine plume, érudit et penseur comme Huet, évêque d'Avranches.

* *

J'ouvre ici une parenthèse. En voyant toutes ces choses, je reculai dans mes souvenirs jusqu'à 1837. C'était sous l'union du haut et du bas Canada. L'administration Taché-MacDonald était au pouvoir.

La Chambre tenait alors ses réunions à l'Académie de Musique, incendiée l'année dernière.

J'ai assisté là, à maints combats parlementaires de l'ancienne génération.

J'ai entendu parler Joseph-Edouard Turcotte, père de Lucien.

C'est lui qu'il fallait voir à la tribune.

Trapu, brun, chevelure courte, mais abondante, la tête bien posée sur de fortes épaules, doué d'un organe dominateur, et des gestes comme devait en avoir Berryer.

Il n'avait le savoir, le d'un Laurier, pleau, mais il toute sa per sais quoi qui le coup de fou ble tribun. Sa torsse léonin, la laquelle il se arrière, dans fière, croissant vaste poitrine, par un regard qui en disait roles dénotait me inspiré. Je entre autre, à mesure soumi vernement, ma di, avec la tra cours, laisser le bras en et le doigt ten



peut-être pas fin de la phrase ou d'un Charrevêtait dans sonne un je ne faisait éclater dre du véritable démarche, son manière avec renversait en une attitude les bras sur sa le tout relevé provocateur plus que ses pa chez lui l'hom l'ai vu, une fois propos d'une se par le goujestueux, gran me du dis sa banquette, avant, la main dus, s'avancer

jusque dans l'hémicycle ; et là, objurquant les ministres, les citer au tribunal de l'opinion publique. L'auditoire sous le feu de son regard, prêt à applaudir, ne se possédant plus, se penchait aux balustres comme pour mieux aspirer l'élixir de ses paroles. Alors Joseph Cauchon, député de Montmorency, se tournant vers la chaire où présidait M. Sicotte, aujourd'hui juge à Montréal, s'écria avec une voix pleine d'émotion : M. l'orateur, faites taire le député des Trois-Rivières : il soulève les galeries !

Il m'a été aussi donné d'entendre Charles Laberge, député d'Iberville. Mis d'une manière élégante, chaussé de bottes luisantes, à la napoléon, correct dans ses allures, avec de beaux cheveux noirs bouclés, qu'il secouait en broussailles diction pure, dialectique armée de toutes pièces. Voilà Charles Laberge, orateur. Sir Georges Étienne Cartier, avec lequel il luttait parfois en combat singulier, le surnomma, un jour que les dames de la galerie lui jetait des fleurs, du doux nom de rossignol de la chambre !

Pendant la même séance Pierre Huot se leva à son tour. Huot possédait un style impeccable, travaillé avec art ; il était aussi un écrivain remarquable. Il collaborait alors au National avec Téléphore Fournier et Marc Aurèle Plamondon. M. Fabre, rédacteur à l'Ordre de Montréal disait dans son journal au lendemain d'une de ses harangues : lorsque M. Huot prit la parole au milieu d'un silence recueilli, on se serait cru au Corps Législatif français !

Et que dirais-je de Dorion, l'Enfant terrible, de Papin, le Danton de la Montagne, Aimée Dorion, Dessaulles, Laframboise, J.-A.-T. Loranger, le frère du juge actuel, qui brilla lui-même aux cotés des Chapleau, Laurier, Mercier, Cauchon, Langevin, Chapais, Picher, Thomas D'Arcy, McGee, l'o'Connell du Canada, lâchement assassiné en 1868, en rentrant chez lui après une séance de la Chambre des Communes à Ottawa ? mais je ferme ma parenthèse et reviens à mon sujet.

* *

Le peuple, aux dernières élections, s'est passé la fantaisie d'une Chambre quasi unanime.

A cela nous n'avons rien à dire : Charbonnier est maître chez lui.

L'opposition ne compte en tout que sept adhérents : et à les voir ainsi parler, pérorer, ou piochant à leurs pupitres, ou compulsant à outrance, on est tenté de croire qu'ils ne sont pas près d'une trop grande désespérance.

Je présume qu'ils évoquent en leur mémoire, pour relever leur courage abattu, le célèbre parti des sept, en France, ayant à sa tête Adolphe Thiers et Léon Gambetta, et qui luttait désespérément, en 1868, contre l'Empire ; lequel parti arriva au pouvoir deux ans après, pour proclamer la troisième république, le 4 septembre. 1870.

Ils ne sont que sept, c'est vrai, me dit un voisin que je soupçonne être un conservateur ; mais c'est le temps de redire, avec une variante, le mot de Piron au sujet des quarante de l'Académie française ; ils ne sont là que sept, mais ils ont de l'esprit comme quarante !

Je reprends à mes pinceaux.

Honni soit qui mal y pense.

A tout seigneur tout honneur.

Saluons, dès le début, l'hon. S.-N. Parent, premier ministre de la province de Québec, le premier des premiers, comme on disait à l'origine du beau pays de France.

Taille moyenne, mis élégamment, mais sans recherche, chevelure blonde, teint coloré, moustache légère ombrageant l'incarnat des lèvres, avec une pointe d'ironie dans le regard.

Voilà M. Parent, au physique.

Sans avoir en partage la magie d'une parole entraînant, il possède une manière à lui de parler qui n'est pas celle de tout le monde. Les expressions ne manquent pas, l'idée se dégage bien, et les projets hardis qu'il a conçus dans son esprit novateur, se dessinent nettement.

D'ailleurs M. Parent n'est pas le seul qui ne possède pas toutes les qualités de l'orateur parfait.

Avez-vous entendu Georges-Etienne Cartier ? Il faut le dire, cet homme d'Etat était loin d'avoir la désinvolture du rhéteur.

Scn débit difficile, saccadé, languissait. La voix qui ne manquait pas d'ampleur, sonnait mal. Mais comme il était profitable de l'entendre pendant des heures, discuter et résoudre les plus difficiles problèmes constitutionnels. En ce temps-là, chacun de ses discours était pour nous, jeunes gens, autant de cours d'économie sociale et politique.

Lorsque je vois M. Parent à sa banquette, écrire ferme ; puis, soudain, se lever, saluer le président, gagner en toute hâte les couloirs, entrer dans la salle du Conseil, recevoir une délégation, répondre courtoisement à un solliciteur importun, revenir à la Chambre, saisir au vol la discussion déjà commencée et y prendre part, il me fait penser à sir Hector Langevin, ministre et maire de Québec à ses heures, dont l'âpreté au travail fit l'administration de toute une génération.

J'ai toujours été d'opinion que pour fixer la valeur d'un homme d'Etat, il fallait évoquer sans cesse cette maxime : celui qui fit croître un grain de blé sur un sol inculte fut un bienfaiteur de l'humanité.

C'est le temps de répéter cet aphorisme lorsqu'on parle de M. Parent. Tel George-Etienne Cartier, au beau temps de sa vie publique fait luire sur Montréal des jours de prospérité inattendus, par l'ouver-

ture des canaux, le transit des grands lacs, le traité d'éciprocité, les octrois au Grand-Tronc, facilitant l'accès aux marchés de New-York, de Portland et de Chicago ; tel M. Parent fut l'organisateur reconnu du progrès qui galvanise Québec et féconde ses campagnes.

C'est lui qui dirige notre conseil de ville depuis huit ans, direction sage, honnête, éclairée.

Surtout à cette époque d'effervescence parlementaire, M. Parent se multiplie plus que jamais. Levé avec le jour, il passe, dans la matinée, une heure à son bureau d'avocat ; vers midi il reçoit à l'Hôtel de Ville, commande, plus tard, à trois heures, les phalanges ministérielles au Parlement, préside, le vendredi, au fauteuil civique, jette un coup d'œil dans les différents comités, où l'on ne remarque jamais son absence, retourne ensuite au Palais législatif, où il siège quelques fois bien tard dans la nuit.

N'est-ce pas que c'est une bien lourde journée ?

C'est lui qui, pour une somme comparativement illusoire fit construire notre Hôtel-de-Ville, tant admiré par les touristes ; c'est lui qui fit paver en asphalte nos rues principales ; c'est lui qui pousa à la roue pour introduire nos tramways, pour éclairer à giorno notre ville par la lumière électrique ; c'est lui qui obtint du cabinet Laurier le promenoir au sommet de notre citadelle, d'où le regard embrasse un panorama incomparable ; c'est encore grâce à M. Parent que dans un avenir prochain s'élèveront ces sortes de ponts-lévis, promenade pedestre sans solution de continuité sur les

notre forteres murailles de se ; c'est l'ad-dont il est le pour un prix superbe pro-au Montplai-établir l'Ecole val ; c'est lui parc Victoria, de St-Roch et lieu de rendez-teur, avec al-cordeau, se-choisis et de tes, où vont, le son de douces sous les can-triques, se re-chir leurs par le soleil du ses ouvrières quête de dis-lui qui aidal'é-élevateurs à construction du Grand Nord, voie ferrée par laquelle nous attein-drons la Baie James, place d'avenir, qui diminuera de trois cents milles la longueur des voyages océaniques ; c'est M. Parent, enfin, le président de la compagnie du pont Laurier, devant Québec, supérieur à celui de la Firth, en Ecosse, à l'usage des chemins de fer, des tramways électriques, des piétons et des voitures, et qui constituera le dernier anneau d'un chaînon reliant Québec avec les deux océans et les grands centres du Nouveau Monde.

En présence de cette œuvre éminemment prolifique, ne doit-on pas convenir que son auteur, M. Parent a creusé profondément son sillon et occupé une large place sur l'échiquier de son pays.

Maintenant que toutes les portes sont ouvertes à son exhubérante activité et à ses hautes conceptions, espérons qu'il mettra voile dehors pour conduire vers la véritable grandeur le peuple canadien-français, qui l'aime et ne refuse à l'ainé de ses fils ni les titres ni les honneurs.

PHILÉAS HUOT.

Saint-Roch de Québec, mars, 1901.



MONOLOGUE

Le Marché de Pâques

SCÈNES POPULAIRES

N'en v'la anne affaire...

Faut vous dire que je m'appelle Tourneville, que j'reste à St-Maurice et que ma criature a s'était mis dans la tête d'engraisser un cochon pour le marché de Pâques aux Trois-Rivières. J'y avais dit : " Fais donc point ça, c'est pas d'notre âge de courir les marchés, y aura ben assez de cochons sans nous autres." Mais vous savez la fumellerie, ça bien du cœur, mais c'est toujours tétu. " Pisque je te dis, qu'a m'a dit, que j'veux en vendre un cochon, j'en aurai et pi l'a fallu quoi !

L'matin du Samedi Saint, dré le jour, j'dis à mon gouvernement : —M'est avis que l'temps breumasse.

Mon gouverneman m'dit : " Ça fait rien, faut tout d'même le m'ner pisque t'as voulu l'engraisser et qu'la boucherie est faite à c't'heure."

C'est pas moé qu'avait voulu, c'était elle ; mais ouah ! Aurait-il fallu l'ostiner.

Fallait-il pas mieux s'taire.

J'attelle et on part. La route est longue de St-Maurice à Trois-Rivières, mais la jument était bonne si les chemins étaient méchants. Avec ça, y mouillait, comme si qu'on l'avait versé avec un enroisoir. On s'disait motte, mais j'en pensais pas moins. Tejours qu'on passait le pont et qu'on s'rendit.

On peut pas dire que l'temps avait empêché l'monde de s'rendre au marché.

Y avait des acheteux. On s'instala derrière le marché, du côté d'la rue Badeaux.

Le cochon avait belle apparence, malgré toute, sous sa couverture que ma femme levait quand quéqu'un r'gardait du côté d'ma carriole.

—Allons ! que j'dis à ma vieille ; v'la l'coup pour el vendre. Tu vois bin l'grand Gustin qui tourne et qui passe. Rien qu'à son haleine, m'est avis qu'il n'a envie. J'vas y d'mander voir.

—N'y d'mande rien entoute, que m'dit mon gouvernement. T'es trop bête. C'est m'n affaire.

A l'accoste en d'mandant des nouvelles d'sa famille. Y répond : " C'est-y à vous mère Tourneville, c'bétail là, qu'vous prenez soin comme d'un enfant ? Ça vaut pas gros."

—Qu'as-ce qu'il a qui vous déplaît ?

—C'est pas long, c'est pas gros, c'est pas d'bonne race, da.

—Té ! bé ! Comment qu'il vous les faut alors ! En v'la un mépriseux d'cochons !...

—Pour le mépriser, je l'méprise point ; seurement si vous êtes dans la dévotion de l'vendre, faut pas d'mander cher.

—C'est bon, qu'dit ma vieille, vous dépitez pas. Y en d'autres que vous su l'marché. Quéque t'as à bailer, toé, flandrin, qu'à m'apostrophe tout d'un coup ? Va-t-en m'ach'ter d's oignons, tu sé qui m'en faut. Moé j'voirai à la vente.

Quoiqu'vous voulez ? J'ai point voulu l'ostiner et j'su parti pour aller voir les r'vandeuses sur la rue des Forges. Y en avait-y du monde, non mé y en avait-y. C'est pour ça qu'y t'nait leu prix. J'ai eu beau dire des paroles, la mère Cati que j'connaissais, a point voulu s'dédire de son prix, qu'était abominable, vu la méchante marchandise que c'était. Une autre qu'en avait anne pleine devanture, était aussi fière comme si quasiment qu'ils auraient été en or ; si ben qu'j'en étais débauché d'voir les oignons montés à c'te hauteur-là. N'empêche que, comme il m'en fallait tout d'même, j'étais su la pente ed dire : am'nez, quand v'la-t-il pas que j'rencontre mon cousin Blanchard. Mon cousin Blanchard me dit :

—Qué qu'tu fais là ?

J'y dis :

—Qué qu'tu fais toé itou ?

Il m'dit :

—Tu l'vois bien.

J'y dis :

—Tu visites le marché ?

Il m'dit :

—Nom d'un chien, c'est l'yable qui t'la dit.

J'y dis :

—C'est pas l'temps d'marchander l'oignons.

—As-tu envie d'en acheter.

—Ça pourrait bien, s'y avait moyen.

—T'as bien l'temps va. Viens donc te mouiller la lulette un peu avant. Tu verras plus clair.

—J'irais pas du contraire, que j'dis ; mais c'est ma vieille qui m'nuit, rapport aux oignons qu'a m'a dit que j'aille y qu'ri durant qu'a s'acionne entour de son cochon.

—Marche tejours qu'y dit ; j't'en f'rai avoir des oignons t'à l'heure.

—Eh bin, allons y donc. Et me v'la parti avec le cousin Blanchard.

—Non, mais c'qui y avait d'monde à l'hôtel proche de la rue Notre-Dame, c'est pas crévable.

On prit un coup et pi on causit.

—Bon sang ! que j'dis, à mon cousin Blanchard, qu'avait payé la traite, faut tout d'même que je r'tourne aux oignons, rapport à la vieille qui va s'désâmer.

—Ah ! ouah ! qu'y dit, a s'désâmera ; t'as bin t'temps. On n'est pas pour partir rien qu'sur anne jambe. Faut qu'tu payes quéqu'chose ! J'vous l'demande : fallait-il y faire la disgrâce d'y refuser ? On n'est point riche, mais on connaît la vie. On s'reservit.

—Tourneville, que m'dit Blanchard, faut qu'tu viennes avec moé à c'te heure,

chez l'vendeur d'pianos en bas d'la rue du Platon. J'ai un p'tit compte à payer pour ma fille.

—Mé ma vieille et l'oignons.

—Deux minutes, qu'y dit, et on r'vient.

Que faire ? Il est si enjoleur, ce crapoussin de Blanchard. Je l'suivis. Le compte payé, Blanchard me dit :

—Cousin, m'est avis que la pluie mouille, si on ar-rétait à c'hôtel citte.

Faut vous dire que j'étais gelé frette.

J'y dis :

—C'est pas de r'fus.

Alors y paye un coup, j'en paye un autre. Des amis rentrent tout traversés par l'orage. Fallait-il pas les r'mettre d'aplomb, ces pauv'gars ? Et j'pouvais t'y l'faire sans rien prendre. Ça n'aurait pas été poli, et j'aurais perdu ma chaleur.

Ça fait que j'ai pu compter. Traite icite, traite là... ça faisait comme un chapelet. Tout d'un coup, y m'vient comme anne idée. J'dis à mon cousin Blanchard :

—J'cré qu'la terre a s'mouve.

—De queu côté qu'a s'mouve ? qu'y dit.

—A s'mouve un peu su' la gauche.

—J'crérais plutôt qu'ça s'rait su' la drette...

—T'as pas raison, parce que la terre, voé tu, j'vas t'dire anne chose : anne supposition qu'a représente anne boule...

Il était raide saoul, mon cousin Blanchard ! S'est-y point mis à rire comme un fou. Moé, j'viendrai pas vous dire, que j'étais pas en gaieté, ça s'rait anne grande menterie. Aussi, j'su parti à rire de l'voir rire. Les autres amis font pareil, c'était abominable d'entend'ça. Mais faut craire que l'bourgeois aimait pas la musique.

Allons, père Tourneville, qu'y dit : Allez un peu voir dehors si j'y serais pas. Tant qu'au règlement, ça sera pour la prochaine, on vous fait crédit.

Et pis vous savez y a pas ; a fallu qu'il nous foute à la porte. Et nous v'la partis pour le marché.

Les trottoirs étaient loin d'être solides.

Tout d'un coup, créyez-moé si vous voulez, j'sens comme anne griffe qu'y m'étouffe ; je r'garde, ça m'dessaoule du coup ; c'était ma vieille.

—Ah ! qu'a dit, te v'la, vieux galvaudeux, vieux propre à rien ! Ous'qu'y sont l's oignons qu'tas été m'qu'ri ? C'est pas la peine d'avoir vendu un cochon, pour en r'trouver un autre. Tiens vieux saoulôt ! Tiens vieil ivrogne !

Et v'li et v'la ! les claques m'arrivent, et l'monde s'ramasse, et ma vieille qui m'pousse en avant d'elle comme une guénille en criant tejours plus fort :

—Eh ! va donc ; et avance donc ! acheteux d'oignons dans l's hôtels ! un Samedi Saint. Tu vas en faire des Pâques à c'te heure. C'est comme ça qu't'as un trou d'sous l'nez que tu désennuies à remplir durant que j'patauge ! Eh bin ! c'est quéque chose !...

Si vous croyez qu'a s'est tu, vous la connaissez pas. Alle a continué jusqu'à la rue Badeaux où qu'était not'carriole : elle a continué en attelant ; elle a continué su'la rue Hart ; alle a continué d'avant la cathédrale ; alle a continué su'l'pont ; alle a continué dans les champs... Et crainte que j'l'écoute point a m'renfonçait des coups d'manche de fouet dans l'estomac, fallait voir... Tenez ! v'la qu'a continue encore !... L'entendez-vous, comme a crie dans la r'mise !... Ah ! bon sang d'bon sang ! un cochon et anne femm eenragée, ça c'est tout d'même des grands malheurs !

JOSEPH L'HOPITAL.

LE RETOUR DES CLOCHES

—C'est aujourd'hui le Samedi-Saint !

—C'est aujourd'hui que les cloches reviennent de Rome !

Tels étaient les propos qui s'échangeaient entre bambins, la veille de Pâques, lorsque j'étais bambin, moi-même.

Les cloches !... On ne les avait pas entendues de puis quelques jours. Elles étaient parties pour Rome. Il fallait aller les voir revenir.

Avec quel enthousiasme on montait les collines pour de ces lieux élevés, tâcher de découvrir au loin les voyageuses sacrées.

En notre imagination de moutards, nous nous figurions les voir pourvues d'ailes, enguirlandées de fleurs, traverser l'espace à grand vol.

Imaginez-vous, une trentaine de gamins de six à dix ans, les yeux tournés vers les quatre points cardinaux, car on ne savait pas bien de quel côté pouvait se trouver Rome, d'autant moins que ce vieil adage : " Tout chemin mène à Rome " et, par conséquent, en ramène,—augmentait encore la confusion de nos idées sur ce point.

De ce côté de la colline, il y avait un massif d'arbres, un petit bois qui cachait l'horizon du Midi. Cet accident topographique nous inquiétait un peu, car si les cloches arrivaient par cette direction, nous risquions fort de ne point les apercevoir à temps. Oh ! le vilain bois ! L'année prochaine, nous n'y serons pas pris !... nous irons sur la montagne en face.

—Ont-ils de la veine, ceux qui peuvent aller là !... rien ne les gêne !

Et l'on répétait en chœur :

—Oh ! le maudit bois, le maudit bois !

L'un de nous, plus avisé, tout à coup s'écria :

—Sommes-nous bêtes ! C'est pas la peine de r'garder en l'air, fixons les clochers ? Il faudra bien que nous les voyions rentrer.

—Il a raison ! Il a raison ! crièrent les autres.

Et tous les yeux s'attachèrent sur le sommet des édifices religieux.

Soudain, un cri nous mettait en émoi. Un loustic s'était écrié :

—Les voilà !

—Mais non, c'est un nuage !

—Oh ! le niais !...

—Prendre un nuage pour des cloches !

—Est-il bête !



Et l'on riait ; et l'on se disputait ; et l'on oubliait de surveiller les clochers ! Quand, tout à coup, un joyeux carillon, célébrant le retour des pèlerins au logis, nous apprenait que, pendant notre querelle, les cloches des trois paroisses avaient, comme par magie, regagné leurs étroites cellules aériennes !

Quel immense désappointement ! Quelle juste indignation contre le mauvais plaisant qui, par sa sottise, était cause que le but de notre excursion n'avait point eu le résultat si impatientement attendu... attendu pendant un an ! Ce qui m'empêchait pas qu'en descendant vers le village d'un air piteux, et penauds comme des chassours qui reviennent bredouille, nous nous donnions, avec une bonne foi digne d'un meilleur sort, rendez-vous pour l'année suivante, mais, alors, à la montagne.

Cette déception annuelle, loin de diminuer la croyance que nous avions dans la vérité de cette légende enfantine, ne faisait que piquer notre crédulité naïve et ajoutait un nouveau charme, un attrait mystique de plus, à la poétique impression que ce mystérieux voyage des cloches, à travers l'espace, éveillait en nous.

Le surnaturel plaît toujours à l'imagination des enfants. Respectons en souriant leur candide ignorance. Assez tôt, se dissiperont, une à une, les radieuses illusions de leur âge d'or !

VINCENT HUET.

Vos parents et amis ne vous reprocheront pas de leur avoir fait connaître *La Femme Détective*.

Anecdotes sur Napoléon Ier

Si l'on en croit Mme de Rémusat, Napoléon avait une tendance au spleen : " On avait, dit-elle, souvent du mal à amuser l'inamusable. " D'après le général Gourgaud, au contraire, le fond du caractère impérial était une humeur enjouée. Benjamin Constant dit que l'Empereur abondait en plaisanteries " plutôt bizarres que spirituelles. "

" Ces gaietés de géant, déclarait à son tour Victor Hugo, valent la peine qu'on y insiste. "

Sans trancher la question, on peut dire que Napoléon était, comme tout le monde, plus ou moins gai selon les circonstances.

Quoi qu'il en soit, s'il aimait parfois à faire des plaisanteries, il les aimait moins chez les autres. Témoin la façon dont il rabroua un jour, un officier nommé Dubois :

" Comment se fait-il, lui demandait-il, que vous ne soyez pas capitaine ? "

" Sire, répondit Dubois en se rengorgeant : je suis du bois dont on les fait... "

" C'est bon, répliqua l'empereur qui permettait

volontiers certaines libertés de langage à ses grognards, mais qui les tolérait moins chez ses officiers ; c'est bon... quand je ferai des capitaines de bois, je penserai à vous. "

Ce jour-là, Dubois avait mal choisi son moment pour avoir de l'esprit. Il comprit qu'il ne faut pas traiter, même en plaisantant, d'égal à égal avec les princes. Ajoutons toutefois qu'on ne lui garda pas rancune et

tunes sous la République, l'Empire, et même sous la Restauration. Ces fortunes furent souvent scandaleuses, comme celle d'Ouvrard, que l'on fut obligé d'emprisonner sous la Restauration, comme il l'avait d'ailleurs été sous l'Empire, pour vols qualifiés dans la fourniture des troupes.

Un jour que l'empereur, qui ne s'en rapportait pas toujours à ses ministres, ni à leurs commis, discutait

et revisait, point par point, le mémoire de l'un de ces gros fournisseurs, précisément et justement nommé Vollant, il s'arrêta tout à coup à la vue d'un article outrageusement majoré, et regardant M. Vollant dans le blanc des yeux, il lui dit à brûle pourpoint :

" Savez-vous, Monsieur Vollant, que vous portez un singulier nom pour un fournisseur ? "

" Sire, répondit Vollant : permettez-moi de faire remarquer à Votre Majesté que mon nom prend deux L... "

" C'est juste, fit l'empereur en souriant ; il faut toujours que vous preniez quelque chose... mais je vous ferai remarquer à mon tour qu'avec deux L... on n'en vole que mieux. "

Le mot était assez réussi pour quelqu'un qui n'en faisait pas métier et qui, malheureusement pour la France comme pour lui, préférerait de beaucoup les jeux de la guerre aux jeux de mots généralement moins dangereux. Enfin l'empereur avait ri, il n'était point fâché d'avoir fait un mot et ce fut heureux pour Vollant. A dater de ce jour, on éplucha cependant plus sérieusement les comptes du gros fournisseur, et si ce munitionnaire, rapace comme la plupart de ses congénères, en fut cette fois-là quitte pour la peur, il avait cependant du plomb dans l'aile.

ARMAND LE BRUN.

PITIÉ FILIALE CHEZ UN VIEILLARD

Le jardinier Lenôtre, qui a planté les jardins de Versailles et des Tuileries, n'est pas devenu moins célèbre que les architectes qui ont élevé ces palais. Sa réputation s'était étendue non seulement en France, mais dans l'Europe entière. De toutes parts on s'adressait à lui pour en obtenir des plans et des dessins de jardins et des parcs destinés à embellir les résidences royales et les châteaux des grands seigneurs. Lenôtre n'en con-

servait pas moins la simplicité de manières et naïveté. Trois mois avant la mort de Lenôtre, le roi, qui aimait à le voir et à le faire causer, le mena dans ses jardins et, à cause de son grand âge (il avait 88 ans) le fit mettre dans une chaise que des porteurs roulaient à côté de la sienne, et Lenôtre disait là :

" Ah ! mon pauvre père, si tu vivais et que tu pusses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ma joie. "



" JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE, " PAR HOLMAN HUNT

(Saint Jean VIII, 12)

que peu de temps après Dubois fut nommé capitaine. L'empereur ne pouvait en vouloir bien longtemps à ceux qui se faisaient tuer pour lui.

Nous avons rapporté cette anecdote pour en venir à la suivante :

M. Vollant était un des plus gros munitionnaires de l'époque et non des plus scrupuleux. On sait que les fournisseurs des armées amassèrent de grosses for-

Le Vendredi - Saint

Tout est morne, aujourd'hui, sur la terre oppressée,
La nature se voile et ma sombre pensée
Se replie et descend dans ma pauvre âme en deuil.
D'où vient cette tristesse et d'où vient ce mystère ?
Pourquoi ce noir manteau dont on couvre la terre
Comme on couvrirait un cercueil ?

Ah ! c'est que dans la nuit ténébreuse et profonde
Le nuage a crevé ; c'est qu'au-dessus du monde,
Sur un rocher obscur où l'éclair éclata,
Dans un attroupement de ministres nués,
Sanglante, est apparue au milieu des huées,
La victime du Golgotha !

O Christ, lorsque tu pas eut aplani la route ;
Lorsque quatre mille ans furent mis en déroute ;
Que ton œuvre d'amour enfin fut achevé ;
Quand tout fut préparé sur la terre en ruine
Pour recevoir d'en haut la semence divine,
Le grain fécond de sénévé ;

Quand le monde aveugle par l'esprit d'imposture
A ton flambeau divin, éclairant la nature,
Eut affermi son pas chancelant dans le tien ;
Quand sur l'humanité souffrante de cette ombre
Ton cœur eut déversé tous ses parfums sans nombre,
Tous les dictames qu'il contient.

Jésus, par cette croix ou ta grande âme expire ;
Par ces clous enfoncés dans ta chair qu'on déchire ;
Par ton front incliné dans un morne abandon ;
Par ce fiel qui t'abreuve et ta longue agonie ;
Par ta mort qu'enveloppe une horreur infinie,
Jésus grâce et pardon !

Montréal, 1882.

Quand sous les Oliviers, suant ton sacrifice,
Ta lèvre eut retrempe dans cet amer calice
Qui t'apportait la mort pour prix de tes combats :
Quand on eut insulté ton cœur qui se dévoue,
En appliquant—sarcasme infame—sur ta joue,
Le lâche baiser de Judas.

Hélas ! quand tout cela fut fait, la populace
Hurlante te jeta son mépris à la face,
Se raila de ton front par l'épine meurtri,
Dans son aveuglement, s'arrachant ta dépouille.
Te cloua, toi, Jésus, que leur vil crachat souille,
Sur ce sublime pilori.

O Christ, que c'est bien là qu'éclate ta puissance !
Que c'est bien ce gibet qui prouve ton essence !
Il fallait être Dieu pour monter jusque-là !
Mourir pour le bourreau qui l'immole en sa rage,
Implorer le pardon pour celui qui l'outrage,
Dieu seul pouvait faire cela.

Soyez béni, Seigneur, pour cet acte suprême !
Pour nous qui tous les jours lançons notre blasphème,
Qui n'avons point, c'est vrai, cloué ton corps en croix,
Qui n'avons point frappé ta tête qu'on adore,
Mais qui, te connaissant, plus coupables encore,
T'avons outragé tant de fois.

A. G. L. DESAULNIERS.



La fête de Pâques dans tous les pays

La fête de Pâques, comme le Jour de l'An, donne naissance, dans tous les pays, à des coutumes diverses. Cette fête qui est la plus ancienne des fêtes religieuses, s'est transformée, suivant les mœurs et les besoins des différents peuples, et a revêtu en certains endroits, un caractère absolument profane.

Là encore, l'idéal et le réel se rencontrent, essaient de lutter, puis finissent par s'unir ; et l'homme apparaît ce qu'il a toujours été, à la fois soumis et révolté, naïf et pervers, mêlant le rire aux choses les plus sévères, à la fois serviteur de plusieurs dieux.

* *

Les anciens juifs célébraient la fête de Pâques en souvenir de la sortie d'Égypte. Elle avait lieu chaque année dans le mois d'Abib, qui correspondait à la fin de mars et au commencement d'avril. Le chef de famille, à cette occasion, immolait un agneau d'un an. Du sang de la victime, on teignait les portes de la maison. Mais comme la pâque correspondait à l'arrivée du printemps, ce fut d'abord une fête du printemps : avant de commencer la récolte, les juifs offraient au prêtre la première gerbe. C'était une fête agricole, comme la fête des vendanges et celle des moissons.

Dans l'église chrétienne, Pâques se célèbre en mémoire de la résurrection. La date de la fête ne se fixe pas en un seul jour. En 325, le concile de Nicée mit fin à toutes les discussions en décidant que la fête aurait lieu tous les ans le dimanche qui suit la pleine lune de l'équinoxe du printemps, entre le 21 mars et le 26 avril.

Au moyen âge, l'année commençait le jour de Pâques ; ce fut ainsi jusqu'en 1564. Nous n'essaierons pas de décrire tous les divertissements qui accompagnaient la fête. Rappelons seulement les *Mystères*, drames joués par les célèbres confrères de la Passion, dans lesquels étaient représentés les événements de l'Ancien Testament, les actes de Jésus, de la Vierge, des saints et des apôtres.

Aux grandes époques de l'année, à la Noël, à l'Épiphanie, le jour des Rameaux, on jouait les principaux événements de la vie du Christ.

Le drame de Pâques était le plus parfait ; ses prin-

cipaux personnages étaient le Christ, Marie-Madeleine, Pilate, Judas, les juifs et les bourreaux ; il y avait également Adam et Eve dans le Paradis terrestre, Balaam monté sur une ânesse, et la résurrection de Lazare, et le miracle de Cana ; toute l'histoire sainte se déroulait ainsi sous les yeux des spectateurs.

Les *Mystères* finirent par se jouer sur les places publiques. La ville toute entière préparait le drame. Tous se dévouaient ; les poètes composaient la pièce ; les tapissiers et les décorateurs montaient le théâtre. La représentation des *Mystères* occupait tout le pays pendant plusieurs semaines.

On joua dans les principales villes de France, des drames fameux. La représentation dura plusieurs jours. Quant à la scène, elle était singulièrement disposée : elle comprenait trois étages, le ciel et l'enfer se touchaient, et les diables et les anges y étaient mêlés. Au fond de la scène, il y avait le Paradis terrestre, avec Adam et Eve.

* *

Telle était la fête de Pâques autrefois ; voyons ce qu'elle est aujourd'hui.

Dans l'Église grecque, tout le monde s'embrasse le jour de Pâques, en s'écriant : " Christ est ressuscité ! Christ est ressuscité ! " (1) Le tsar lui-même n'est pas dispensé de cette coutume. Il embrasse toute sa famille et tous les grands personnages. La cérémonie s'accomplit en présence de troupes. Après le baiser impérial, les soldats s'embrassent entre eux.

Les Russes célèbrent la fête de Pâques deux semaines après nous. Elle dure quinze jours. Elle ramène les présents, les étrennes, les festins, les visites.

Le jour de Pâques, le tsar donne et reçoit des œufs de Pâques. Les Russes s'offrent des œufs colorés en rouge. Ils portent l'inscription : *Christos voskrès !* Ceux qui les reçoivent répondent : *Voistino voskrès* (2) ! La veille de Pâques, les cloches sonnent toute la journée : elles annoncent la fête des œufs.

Le matin de Pâques, bien avant le lever du jour, les jeunes filles vont de maison en maison en portant une corbeille d'œufs colorés et une bougie allumée. Si la bougie s'éteint, l'année sera triste et pleine de

malheurs. Cette promenade matinale est vraiment périlleuse.

Le festin est la cérémonie la plus importante. Chacun envoie à l'église, pour être bénits, les mets destinés au repas ; ou bien le pape se rend lui-même à domicile : en présence du maître et de ses serviteurs, il bénit les victuailles. Une immense table est dressée dans la plus grande salle. Au milieu de la table est placé un agneau en beurre. Cet agneau est recouvert de verdure et surmonté d'un petit drapeau. Autour de l'agneau il y a des plats de viande froide, et des corbeilles d'œufs rouges. Enfin aux quatre coins de la table sont posées des assiettes pleines de babas.

Ce repas se prend debout. En commençant le festin, le père de famille divise un œuf dur en autant de parts qu'il y a de personnes et en offre un morceau au plus âgé de la maison. Il finit par le plus jeune. L'œuf représente, pour eux, l'emblème de la nature, le symbole de la résurrection des corps, le renouveau. Ensuite chacun choisit ce qui lui fait le plus de plaisir les babas sont toujours les préférés.

Après ce festin, on en recommence un autre chez les parents et les amis.

En Allemagne, les *feux de Pâques* présentent de l'analogie avec nos feux de Saint-Jean.

En Bavière, la veille de Pâques, les enfants dansent, en mangeant des œufs, autour des feux de joie. A Rome, le jour de Pâques, le pape fait son entrée solennelle dans la Basilique de Saint-Pierre.

Cette fête est la plus brillante de l'année. Il donne la bénédiction extraordinaire dite : *urbi et orbi*.

Le soir, la basilique est illuminée : cette illumination est la *luminara*. On tire un feu d'artifice, la *girandola*, sans lequel il n'y a pas de fête.

Et la veille, toutes les cloches de l'Univers, retenues à Rome pendant trois jours, se sont envolées vers leurs pays respectifs !

Les églises protestantes célèbrent simplement la fête et se abstinent de vouloir prescrire tout symbolisme de leurs cérémonies.

Dans le Pérou, le lundi de Pâques, c'est la fête de *Christ de res los tremolos*, ou Christ des tremblements de terre.

Dès le samedi, des enfants dressent des reposoirs, sèment des fleurs sur les chemins, ornent la façade des maisons. Le lundi, les obusiers annoncent l'ouverture de la fête, les clairons sonnent, les tambours battent.

L'église s'ouvre à deux battants. La procession défile. En tête du cortège apparaît *san Blas*, couché sur un brancard porté par huit hommes. L'évêque s'abrite la tête sous un parasol de soie rose que tient un ange aux ailes bleues. Le suivent *san Benito* ; *san Christoval*, qui s'appuie sur un palmier ; *san Jose*, une scie à la main, un sabot en sautoir ; la Vierge, avec ses yeux de verre mobiles et revêtue d'un riche costume.

A peine sortie de l'église, la procession s'arrête : on attend le Christ des tremblements de terre. Il apparaît tout couvert de sang. Afin de toucher sa robe, qui fait des miracles, tous s'approchent, se bousculent ; les femmes jettent des fleurs à la tête du Christ.

Ce n'est pas sans peine que la procession défile... Enfin, après une heure de lutte, la procession rentre à l'église. Ici, nouvelles démonstrations, nouveaux cris. On supplie le seigneur d'attendre un moment, de ne point pénétrer, si vite, dans l'église.

Bientôt l'agitation se calme, et on commence à danser dans les rues, les plaisirs succèdent à la dévotion, et tout le monde s'embrasse. C'est le pardon des injures.

DUTHIERS.



(1) Christos voskrès !
(2) Il est vraiment ressuscité !



DR CHOQUETTE

SOUS L'ŒIL DU PUBLIC

M. LE DR. CHOQUETTE

La sympathique figure de M. le Dr. Choquette revient " sous l'œil du public " à l'occasion d'une conférence qu'il vient de faire devant l'élite de la société québécoise.

L'éminent auteur de *Ribaud*, *Claude Paysan* et *Carabinades* a remporté dans la vieille capitale un succès qui ne doit pas nous étonner. En effet, le styliste délicat, l'observateur consciencieux et le peintre admirable de nos mœurs qu'est le Dr Choquette ne pouvait manquer de plaire à un auditoire de lettrés.

GASTON DESCHAMPS

M. Gaston Deschamps l'éminent écrivain français qui voit venir donner une conférence à Montréal, dans quelques jours, est né à Melle, le 5 janvier 1861. Il n'a donc que quarante ans actuellement.

De prime abord il avait frappé l'attention du public français par des impressions de voyage très piquantes et très personnelles intitulées *la Grèce d'aujourd'hui*. Il a donné ensuite, et principalement au journal *Le Temps*, puis a recueilli en volumes (*La Vie et les Livres*) des scènes d'études très remarquées sur les écrivains du jour, sur les tendances morales et philosophiques, qui, de la science la plus rationaliste au mysticisme le plus nuageux, auront dérivé les intelligences de la fin du XIX siècle.

Ses conférences aux Etats-Unis et en ce pays nous paraissent très appréciées et nous avons hâte de l'entendre.

PROFILS D'ARTISTES MONTREALAIS

M. ELZÉAR ROY

Faire le profil d'un ami est chose délicate. Il faut tout d'abord ménager la modestie de l'artiste, puis rester dans les limites de la plus stricte vérité.

Je ne parlerai pas de M. Roy comme acteur ; son excellente diction, son maintien à la fois élégant et facile sont déjà bien connus du public.

Mais ce qui nous intéresse chez ce courageux soldat de l'art montréalais, c'est la cause qu'il a embrassée et qu'il poursuit avec succès au Monument National.

Je veux parler des Soirées de Familles, institution nationale et vraiment familiale.

Comme je l'écrivais il y a peu de temps, le théâtre est indispensable au peuple. C'est là un besoin légitime, qui s'est perpétué jusqu'à nous, et qui avance chaque jour vers le progrès. Le théâtre a participé à

la marche progressive de la littérature et aussi au développement des langues.

Le théâtre s'impose, mais il est bien entendu, que



GASTON DESCHAMPS

nous voulons parler du théâtre moral, dont l'action instructive sera puissante pour l'amélioration des foules. C'est la grande poussée intellectuelle, civilisatrice, l'amusement idéal, lorsqu'il est bien conduit.

Depuis longtemps, on étudiait la possibilité de créer une scène française, à Montréal. Il y a de cela au moins trente ans. Des efforts, plus ou moins considérables avaient été faits, sans cependant donner d'autres résultats qu'une effervescence passagère.

Il y a trois ans. M. Elzéar Roy, un jeune avocat ; dont la parole, à la fois convaincante et musicale, avait à maintes reprises retenti dans le temple de Thémis, entrepris de résoudre le problème.

Aussitôt la possibilité d'un Théâtre de Comédie fut mis à l'étude et bientôt les Soirées de Famille naissaient à l'Art montréalais.

Certes, ce n'était, pas à la mince tâche que s'imposait M. Roy, car la chose était difficile et le résultat des plus problématiques.

Décidé d'arriver envers et contre tous, M. Roy s'associait de jeunes amateurs comme lui, et avec une vaillance et une audace dignes d'éloges, ils débutèrent avec le *Testament de César Girodot*.

Ces débuts furent modestes, tous virent que ces artistes en herbe avaient en eux de l'étoffe pour arriver, et chose extraordinaire nos critiques d'art (?) au lieu de les tomber, comme du reste cela a l'habitude de se faire à Montréal, pour tout ce qui est canadien, nos critiques, dis-je, leur donnèrent une vigoureuse poignée de main. Cependant, il y avait beaucoup à dire, le jeu et la direction étaient loin de la perfection, mais on sentait qu'un progrès immense se faisait.

M. Roy prenant son courage à deux mains, surveilla, conseilla et tout ceci si bien, qu'aujourd'hui les Soirées de Famille occupent le premier rang dans les théâtres du genre.

Car si les Soirées de Famille, furent le premier théâtre français à Montréal, aujourd'hui il n'est plus le seul, et il est entré dans la lutte générale, dans le *Struggle for life*.

Il est donc du devoir de toutes nos bonnes familles canadiennes de soutenir les Soirées de Famille. Elles ne doivent pas oublier que ces soirées du jeudi au Monument National ont été créées uniquement pour elles. C'est le salon d'art dramatique, ou nos familles peuvent emmener leurs enfants. Ici, point de pièces banales, mais les chefs d'œuvres de la littérature française rendus avec autant de perfection qu'il est possible avec des amateurs.

M. Elzéar Roy, a droit à tous nos compliments pour l'ardeur et le courage dont il a fait preuve. Pour l'art canadien il a négligé une profession qui lui est chère. Le public doit donc lui donner un tribut de sa reconnaissance.

Le jeudi de Pâques, les Soirées de Famille donneront au bénéfice de M. Elzéar Roy ; *Serge Panine* de Georges Ohnet. C'est une œuvre magistrale dont le rôle principal sera tenu par M. Roy lui-même, La



ELZÉAR ROY

troupe au grand complet soutiendra son vaillant directeur.

Pendant les entr'actes Mme Bianca-Lyons jouera du violon.

Il n'est pas douteux que la salle sera comble.

JÉHIN-PRIME.

REVES

J'ai rêvé pour vous des paroles douces
Comme vos baisers, Zéphyr encenseurs ;
J'ai rêvé pour vous des fleurs et des mousses
Pleines de parfums, pleines de douceurs.

J'ai rêvé pour vous d'un aveu bien tendre
Aux charmes pourprés des soirs langoureux
Bien pur et bien doux lorsqu'on sait l'entendre,
Un soupir de l'âme, un soupir des cieux.

J'ai rêvé d'espoirs, d'amours et de rêves,
Rêve, amour, espoir, tout était pour vous ;
J'ai mis à vos pieds des Lyres sans trêves,
Et pour vous mon cœur s'est mis à genoux.

Et pourtant, je doute au fond de moi même !
Que votre regard vienne m'animer ;
Car je ne sais plus, lorsque je vous aime
Si je dois souffrir ou bien vous aimer...

ARTHUR de BUSSIERES.

ALLELUIA

Alleluia !... De Rome enfin sont revenues
Les cloches, et dans l'air de senteurs embaumé,
Et des pourpres rayons de l'aurore enflammé,
Montent leurs gais appels jusques aux blanches nuées.

Puis les fraîches couleurs des belles inconnues,
Chacun au vent baignant son minois parfumé,
Mettent au cœur du jour, comme un frisson de mai,
Le souvenir joyeux des amours bienvenues...

Alleluia !... Dans l'âme, harmonisant des chants
L'allégresse renait au souffle du printemps.
Et Pâques, souriant, met à son front des roses !

Vierges, criblez d'azur vos éternels espoirs !
O femmes, déployez vos ailes sur nos soirs !
Vieillards, posez du rire à vos heures moroses !...

ALBERT LOZEAU.

Lisez notre nouveau feuilleton, il est superbe.
Si notre nouveau feuilleton vous intéresse, recommandez-le à vos connaissances.

La Femme Détective fera époque dans le journalisme canadien.

LE MONDE ILLUSTRÉ publie des séries d'anecdotes canadiennes du plus grand attrait.

Tableaux des Maitres



Tableau de Van Dyck

LA DESCENTE DE CROIX

Tableaux des Maitres



ECCE HOMO

Tableau de Guide Reni

ANT

uoi
au,
be-
je.

ut,
elle

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

LA FAUVETTE DU CALVAIRE

Lorsque par ses douleurs le blond Fils de Marie
Expirant, réjouissait Sion et Samarie
Hérode, Pilate et l'Enfer,
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde
Et les petits oiseaux dans l'air
Et sur le Golgotha, noir d'un peuple infidèle,
Quand les vautours à grand bruit d'aile
Flairant la mort volaient en rond,
Sortant d'un bois en fleur, au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.

Oubliant pour la croix, son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Son bec doux et pieux mordait l'épine blanche
Vermeille, hélas ! du sang divin !
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du Moribond,
Et Jésus souriant, d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : A quoi bon ?..

A quoi bon te rougir aux blessures divines ?
Aux clous du saint gibet, à quoi bon t'écorcher ?
Il est petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher...
La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort, au poids de ma couronne,
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids.

La fauvette comprit et déployant son aile
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié ;

HEGESIPPE MOREAU

CONCOURS DES DAMES

Nous publierons dans le numéro prochain les réponses primées ainsi que les noms des lauréats.

Les dames qui n'auront pas envoyé leur copie, d'ici à jeudi prochain, devront renoncer à la publication et au prix de leur travail. On comprendra qu'on ne peut attendre indéfiniment les retardataires.

Prière à "Ave" et à "Ruban bleu" de s'intéresser.—A.

MAGDELEINE

Enveloppée de sa royale chevelure, agenouillée aux pieds du Maître, le front sur le bois de la croix, suffoquée, haletante d'angoisse, Magdeleine attendait l'heure suprême.

Sur sa tête inclinée, des gouttes de sang chaud du Crucifié tombaient, maculant ses cheveux, martelant son cœur. Lui, broyé, déchiré, les chairs pantelantes, laissait planer sur elle le même regard ineffable qui un jour avait de Magdeleine soumis le cœur et ployé les genoux.

Cette créature superbe jusque là enivrée des amours humaines, conquise par les voluptés de la terre, fascinée par le culte qu'on rendait à sa beauté dominante, à son tour tombait prosternée devant Celui, qui l'avait appelée par les douceurs de sa voix divine. Cette idole rayonnante de l'homme se faisait esclave. Son cœur, qu'elle avait émié tout le long des chemins en affections diverses, elle le reprenait, le ressaisissait, le recueillait, pour, tout entier, le donner à un Seul.

Les mortels regrets, les larmes repentantes, les chastes ardeurs de son âme effaçaient le passé.

Couchée, de ses cheveux ondulants et encore parfumés, elle essayait les pieds nus et fatigués du Maître. N'a-t-elle pas dû, à cette heure du pardon, déposer sur les pieds sacrés qu'elle tenait dans ses mains le baiser d'amour ? Lui, le Sauveur n'a-t-il pas dû sur cette tête si belle, chef-d'œuvre de sa puissance, sur ce front repentant, œuvre de sa miséricorde, poser sa

main bénissante ! Absolution d'un Dieu donnée par Dieu Lui-même ! Puis, joie éclatante, as-tu entendu Magdeleine, Jésus dire à ceux qui t'accusaient : "Beaucoup lui est pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé." C'est ton amour reconnu, accepté !

Désormais, elle suivra le Maître, l'entourant de sa tendresse grandissante, le contemplant dans l'adoration, perdue dans le ravissement de sa présence. Par tous les battements de son cœur, par toutes les aspirations de son être, par toutes les situations de son âme elle appartient à Jésus.

Pauvre femme ! les derniers jours vont venir. L'agonie, la passion, le calvaire, la mort !

Au Gethsémani, où était Jésus, seul, dans la nuit noire, profonde, froide, non plus à genoux, mais étendu, couché, faiblissant, s'abandonnant à la torture surhumaine d'une souffrance sans nom. Au Gethsémani, toi, Magdeleine, aurais-tu dormi ? Se repose-t-on dans un stupide sommeil quand l'Être adoré est livré aux angoisses de l'agonie ? Une femme n'aurait pas dormi, non, jamais !

Au jardin des Oliviers encore, Magdeleine, aurais-tu changé le baiser, signe d'amour, en signe de trahison ? Une femme n'aurait pas trahi de cette manière, non, jamais !

Au prétoire, Magdeleine, aurais-tu, tremblante et lâche, dit de Celui que tu aimais. — "Je ne le connais pas ?" Une femme n'aurait pas nié ; non, jamais !

Et maintenant, à travers les méandres de la montagne, elle a suivi Jésus ; elle est immobile, mourante de douleur, s'attachant à la croix du supplice, attendant l'heure dernière. Tout entière elle tressaille à chaque souffrance nouvelle de Jésus. A chaque insulte, frémissante, sa tête altière s'incline davantage. Comme elle aurait voulu, la noble et fière créature, se redresser puissante et défendre son Maître, contre la colère inouïe de la foule sauvage ! Non, il fallait que le Crucifié volontaire subisse la rage affolée de ce peuple en démence !

Ardemment, elle aspire chaque parole de Jésus, puis, elle contemple à travers ses larmes, les blémissements derniers du Sauveur, dont le cœur allait cesser de battre.

Tout à coup, un grand bruit..., de grandes ombres..., un cri déchirant..., c'était fini !..

Le vendredi, jour suprême, jour d'agonie, jour de mort ; passé.

Le samedi, jour sombre, jour glacé, jour lent, jour d'attente, jour du tombeau ; passé.

Le dimanche, ah ! jour radieux, jour de lumière, jour rayonnant, jour de splendeur, et dont les premières teintes roses de l'aube virent Magdeleine près du tombeau. Mais, quelle torture soudaine, quelle envahissante désolation, quelle angoisse subite. Jésus, son Jésus n'était plus là ! Où est-il ? où est-il ?? Au hasard, haletante, toute troublée, elle va, elle vient, elle cherche, elle appelle, elle pleure. De ses grands yeux si beaux, elle perce, elle scrute les alentours. Tout éperdue, pâlie de crainte elle court d'une route à l'autre. Joie triomphante, éclatant bonheur ! Ah ! il est là ; mais là, tout près ! Elle s'élançait les bras tendus, les mains suppliantes. Arrête ! Entends-tu le Maître, qui, avec les mêmes douceurs de sa voix, le même ineffable regard d'autrefois te dit : "Ne me touchez pas Magdeleine." Soumise, vaincue à jamais, elle adore tremblante et heureuse la volonté du Christ, retrouvé et entouré des majestueuses splendeurs de la résurrection !

Magdeleine ! relève ton front triomphant ; c'est le Maître qui a fait ton nom glorieux ; c'est le Maître Lui-même qui, en t'appelant à Lui, a jeté ton nom à travers les siècles, voulant que l'écho des âges le répercute à jamais, voulant que chaque génération nouvelle comprenne que ce qu'il y a de plus grand, de plus

sublime, déposé par Dieu dans le cœur de l'homme, c'est l'amour. Beaucoup lui est pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé !..

LOUIS MARIANO.

LE CRUCIFIX

L'académicien Sainte-Beuve, quoique athée, a écrit que cette page de sainte Thérèse est "un des plus beaux morceaux de la littérature." L'âme chrétienne la goûtera mieux encore que le litterateur. Voici cette page :

Est-ce que tu crois, ô toi éternellement vivant, que je t'aime à cause des récompenses futures promises dans ton royaume ; pour les palmes, les harpes, les merveilles, les délices espérées de ton Ciel ? Oh ! non ; moi je t'aime parce que tu as été malheureux, parce que tu as passé par toutes les douleurs, supporté toutes les humiliations ! Toi, Dieu chargé de fers ! toi, Dieu conduit au supplice par les bourreaux ! Moi je t'aime parce que tu as été forcé de crier vers le Père : *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* Moi je t'aime plus à cause de ton agonie et de ta mort qu'à cause de ta résurrection ; car je m'imagine que toi, ressuscité, remontant dans les espaces azurés, ayant ton univers à tes ordres, tu as moins besoin de ta servante ! Mais lorsque j'assiste à ton agonie, il me semble que je reviens dans les contrées déjà connues de moi, que j'avais déjà contemplé jadis cette colline et cette croix inondées de la pourpre de ton sang ! Que cette Madeleine, la sainte, ta bien-aimée qui gémit là-bas, c'était peut-être moi ! Car dans mon cœur son cœur se lamente ; car toutes les larmes de ses yeux sourdent dans mes paupières, et mon désespoir est si terrible, si profond, que deux semblables désespoirs ne peuvent pas exister ! Non, elle ne t'aimait pas davantage ! Je sais qu'elle est une grande sainte et moi une pauvre chétive, dont les actions sont moins méritoires devant toi ; mais elle ne t'aimait pas davantage !.. Une seule fois dans sa vie elle s'est prosternée tout en larmes dans la poussière arrosée de ton sang sur le Golgotha, une seule fois seulement ; et moi combien de fois !..

Car, presque chaque nuit, se renouvelle pour moi le supplice du Calvaire, et, après tant de siècles écoulés, se présente pour moi dans toute sa réalité, ce moment où, au milieu des ténèbres, mourut le Créateur en présence de toute la création. Et je dévore de mes regards la Croix de ton martyr, sur laquelle se détache en blanc ton corps éclairé par la lumière de l'amour, tandis que le reste de ma cellule est plongé dans l'obscurité sépulcrale !

Toi et moi, Seigneur ! personne de plus, nous seuls, si près l'un de l'autre et si séparés ! Car je me trouve bien bas sous tes pieds, et toi au-dessus de moi, dans cette effrayante immensité, cloué avec du fer à ces poutres de cèdre !

Je suis prosternée à genoux, silencieuse ; mais tout mon corps tressaille sous les tourments de ton corps ; les ronces de ton front s'enfoncent dans mes tempes ; les clous de tes mains déchirent mes mains ; la plaie de ton flanc saigne sous mon cœur ! Et quoique je sois ici dans la poussière, je me confonds si bien avec mon Dieu, que je me sens là-haut crucifiée avec toi !

SAINTE THÉRÈSE.

Ce qui fut conquis par le verbe l'est plus sûrement que par le glaive. — ED. HARANCOURT.

Le sourire exprime souvent moins de sérénité d'âme et de bonté que d'ironie malveillante ou d'orgueilleuse pitié. — PAUL D'HERRY.

La Mode, ce sont des mœurs qui furent ; les Mœurs, ce sont des modes qui doivent rester.

BARRY D'AUREVILLE.



LE UNION FRANCO-CANADIENNE

IMPORTANTE INITIATIVE PRISE PAR CETTE ASSOCIATION.
—UNE LETTRE DE L'HONORABLE SECRÉTAIRE PROVINCIAL.

On lit dans l'*Economiste*, organe officiel de l'Union Franco-Canadienne, livraison de mars :

En vue de répondre aux désirs exprimés par un bon nombre de nos sociétaires, nous venons d'échanger avec les autorités du gouvernement provincial la correspondance suivante, au courant de laquelle il nous paraît tout naturel de mettre les membres en général de la grande famille nationale qu'est l'Union Franco-Canadienne. Voici :

L'Honorable M. Adéard Turgeon,
Secrétaire Provincial,
Hôtel du Gouvernement,
Québec.

Monsieur le Ministre,

Votre attention obligeante et votre influent concours sont instamment sollicités en faveur du projet que je vais avoir l'honneur de vous soumettre.

Un certain nombre de nos sociétaires de l'Union Franco-Canadienne nous ont suggéré, et la chose, du reste, a rencontré tout de suite notre plus entière adhésion, qu'il serait opportun pour nous et désirable de déposer entre les mains du gouvernement de la province de Québec un certain montant de notre capital de réserve.

Nous nous adressons donc, monsieur le Ministre, à vous, du ministère de qui relèvent les opérations de notre Association et nous venons vous prier d'être notre interprète auprès du gouvernement actuel de la province pour obtenir de lui qu'il accepte de notre part un dépôt, que nous serions prêts à effectuer au 1er avril prochain et que, pour cette première mise, nous pourrions fixer à la somme de \$15,000.

Si le gouvernement consent à nous faire cette faveur et s'il juge à propos, pour venir en aide, comme il convient, à une institution catholique et nationale, d'utilité publique, de nous accorder, sur le dit dépôt, un intérêt convenable, par exemple le taux 4%, qui est celui de quelques-uns de ses emprunts, si je ne me trompe pas, il est plus que probable que nous aurons l'occasion d'augmenter notablement cette première mise de fonds, en fidé-commis, aux mains du gouvernement.

Je tiens à vous faire remarquer, Monsieur le Ministre, que cette portion de notre capital de réserve, à même laquelle nous effectuerions ce dépôt, étant permanente et intangible, le placement pourrait être, en conséquence, à très long terme, et le Trésor provincial ne serait pas de sitôt troublé par le souci d'avoir à parer au remboursement du principal de ce placement.

J'ignore, Monsieur le ministre, si la loi, telle qu'elle nous régit présentement, pourvoit à l'acceptation par le gouvernement d'un dépôt de cette nature, de la part des associations provinciales de la mutualité. Mais je suis convaincu que, si la loi n'y pourvoit pas, il serait désirable qu'un proviso fût immédiatement ajouté afin de couvrir ce cas. Car, en effet, les institutions comme la nôtre, qui reposent sur la confiance publique, gagnerait énormément à pouvoir profiter d'un arrangement de cette nature, puisqu'il est bien connu que nos braves populations rurales, surtout, attachent une importance majeure au fait qu'une certaine partie de leur économies soit confiée aux mains du gouvernement, et que la fortune publique devienne ainsi responsable et du principal de cette somme et de ses intérêts.

Je me plais à espérer, Monsieur le ministre, que le gouvernement dont vous faites partie voudra bien prendre la chose en sérieuse et urgente considération, et j'ose attendre de vous une réponse très prochaine, vu que nous voudrions, si le gouvernement accepte notre proposition, être en état de faire ratifier le projet par l'assemblée générale de nos membres, qui sera tenue ici, à nos bureaux de Montréal, le vendredi, 29 mars prochain.

Permettez, monsieur le Ministre, dans l'attente d'une réponse prompte et favorable à la présente requête, laquelle je vous fais au nom du Conseil d'Administration de l'Union Franco-Canadienne, dont je suis le délégué en cette circonstance, que je vous offre l'hommage de mes respectueuses civilités et que je me sousscrive,

Avec la plus haute considération,
Votre tout dévoué serviteur,
(Signé) J.-M.-AMÉDÉE DENAULT,
Secrétaire-Trésorier Général
de l'Union Franco-Canadienne.

PROVINCE DE QUÉBEC,
No 1130, 1901.
BUREAU DU SECRÉTAIRE.

Québec, 13 mars 1901.

Monsieur,

J'ai l'honneur, par ordre de l'Honorable Secrétaire de la province de Québec, d'accuser réception de votre lettre en date du 7 mars courant, par laquelle "vous offrez de faire un dépôt de \$15,000, de la part de l'Union Franco-Canadienne entre les mains du gouvernement," et vous informer que le sujet auquel elle se rapporte, ne manquera pas de recevoir toute son attention.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,
Votre obéissant serviteur,
(Signé) JOS. BOIVIN,
Assistant-Secrétaire de la Province.

J.-M.-A. Denault,
Montréal.

OPINIONS COMMERCIALES SUR L'UNION FRANCO-CANADIENNE

Le *Prix Courant*, l'un de nos journaux de commerce qui font le plus autorité dans les cercles financiers, vient de publier l'article suivant, au sujet de la Section des Rentes Viagères de l'Union Franco-Canadienne.

"Un de nos abonnés nous écrit et nous dit : "Vous serait-il possible de donner quelques renseignements sur l'Union Franco-Canadienne, Section des Rentes Viagères, vous obligerez un grand nombre de personnes ici et dans les paroisses voisines. Il a paru dans *La Presse* un article d'un correspondant canadien à Paris, lequel discrédite grandement la Section des Rentes Viagères."

Tout d'abord, disons que le correspondant en question s'occupe d'un genre d'assurance tout autre et qu'il prêche pour son saint. Ensuite, il y a rentes viagères et rentes viagères.

L'Union Franco-Canadienne ne demande pas à l'assuré de se déposséder de tous ses biens, moyennant quoi elle lui versera, tous les ans sa vie durant, un taux d'intérêt convenu.

L'Union Franco-Canadienne opère tout autrement ; elle ne demande à ses assurés que des versements mensuels et non une somme fixe une fois payée, ni le transfert des propriétés mobilières ou immobilières représentant le capital sur lequel sera basée la rente viagère à payer au déposé.

Ce dernier genre d'assurance ne convient guère qu'aux personnes tirant un revenu inutile de leurs biens.

L'Union Franco-Canadienne rend, de plus, au bout de vingt ans, les versements effectués par l'assuré ; les lui rend intégralement, sans retenue d'aucune sorte. Ce n'est également qu'au bout de vingt ans que l'assuré a droit à une rente viagère.

C'est-à-dire que, pendant vingt ans, l'Union Franco-Canadienne reçoit des primes de l'assuré ; pendant vingt ans, elle fait fructifier les montants qu'elle reçoit de chacun de ses assurés ; en même temps elle accumule les primes des assurés qui meurent avant que le terme de vingt années soit expiré et qui laisseront, au profit des survivants, les sommes versées par eux, augmentées de ce que le placement de leurs primes aura rapporté.

On s'explique ainsi, pour quiconque sait ce que peut produire une somme placée à intérêts composés, comment l'Union Franco-Canadienne peut, au bout de vingt ans, rembourser aux assurés le montant de leurs versements et leur servir une rente viagère pour le restant de leurs jours.

L'Union Franco-Canadienne offre cet avantage à ses assurés qu'elle a limité ses dépenses d'administration, de publicité, de commissions aux agents, etc., et qu'elle ne peut dépasser cette limite.

Ainsi, il n'y a pas à craindre qu'elle se lance dans des dépenses extravagantes, qui viendraient compromettre les espérances des assurés.

De son côté, *La Semaine Commerciale* de Québec. No du 1er mars 1901, s'exprime comme suit : "S'il faut être prudent dans le choix d'une assurance sur la vie, on ne doit pas l'être moins lorsqu'on veut entrer dans une société de secours mutuels. Parmi ces dernières, nous recommandons à nos lecteurs l'Union Franco-Canadienne, qui offre toutes les garanties désirables."

PAR CENT SI LE DEPOT EST POUR 3 MOIS.

PAR CENT SI LE DEPOT EST POUR 6 MOIS.

CERTIFICAT DE DEPOT

BANQUE D'HOCHELAGA

37100

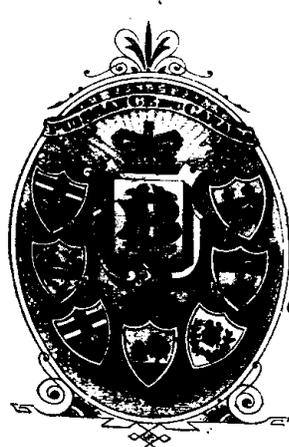
Montreal, 22 Mars 1901.

Reçu de l'Union Franco-Canadienne la somme de

Deux huit mille quarante trois 37100 **Maîtres**

que nous promettons payer avec intérêt au taux de 2 par cent par année.

à 3 mois de cette date sur réception de ce certificat dûment endossé.



[Signature]
Comptable.

[Signature]
Gérant.

DES FAITS! DES FAITS! DES FAITS!!

ATTESTES PAR DES

Certificats Indiscutables

LE SEUL VIN MEDICINAL RECOMMANDE

Québec, 13 février 1900.

Il y a déjà plusieurs années, j'ai prescrit diverses espèces de vins, généralement les plus recommandables dans le temps. Après avoir connu la formule du VIN DES CARMES, la combinaison de ses médicaments m'a plu, et je l'ai ordonné dans un très grand nombre de cas. Les résultats obtenus m'ont tellement satisfait que le SEUL VIN MEDICINAL que je recommande maintenant est le VIN DES CARMES.

Dr J.-A. GARNEAU.

UN ENFANT SAUVE

M. Jos. Gagnon, commerçant bien connu de Saint-Roc de Québec, frère de Mgr Gagnon, a fait le récit suivant :

" Un de mes enfants, âgé de dix ans, était dans un état de débilité qui nous inspirait des craintes constantes. Nous lui avons fait essayer tous les toniques et vins médicinaux que nous voyions annoncés dans les journaux. Malheureusement, toutes ces préparations lui inspiraient du dégoût et il refusait de suivre le régime indiqué. Seul, le VIN DES CARMES lui a paru agréable à prendre, et depuis qu'il en fait usage, il n'est plus reconnaissable ; il est bien portant, assidu à ses devoirs et nous donne les meilleures promesses pour l'avenir. Je vous permets de vous servir de mon nom, car je crois que le renseignement pourrait être utile à beaucoup d'autres familles.

POUR LES ENFANTS SOUFFRANT DE DEBILITE ET DE MANQUE D'APPETIT

Ces jours derniers, étant, pour affaires professionnelles, chez un médecin de cette ville, il me fit un si chaud éloge du VIN DES CARMES, que je me décidai d'en faire usage dans ma famille. Mes enfants souffraient de débilité et de manque d'appétit. En commençant à prendre ce vin, l'effet m'a émerveillé ; ce VIN DES CARMES est véritablement la préparation la plus digne d'emploi.

O.-E. MOFFET, M. V.

Québec.

TONIQUE INDISPENSABLE DANS LES CAS DE CROISSANCE EXAGEREE

Janvier, 1901.

Messieurs,—Mes fils souffrant d'une croissance exagérée font usage du VIN DES CARMES depuis plusieurs mois. Il n'y a que quatre ou cinq jours que votre dernier envoi est consommé et déjà ils ressentent la nécessité d'une nouvelle commande. Veuillez m'expédier au plus tôt possible deux douzaines.

Votre VIN DES CARMES est une préparation d'une telle valeur que, si le public savait l'apprécier, je ne crois pas qu'il serait possible d'user d'aucun autre vin médical.

Votre obligé,

A. GARNEAU, D. C.

D'AUTRES ENFANTS GUÉRIS

Québec, 12 novembre 1899.

Sur prescription de mon médecin j'ai fait prendre du VIN DES CARMES à mes enfants qui étaient très faibles. J'ai été très satisfaite, car ils sont revenus rapidement à la santé, et ce vin est très facile à prendre.

Mme JOSEPH LEFEBVRE.

Rue Saint-Joseph, ancien poste du Vendôme.



UNE SEULE BOUTEILLE PRODUIT DES EFFETS EXTRAORDINAIRES

Hôtel-Dieu du Précieux Sang,

Québec, 24 septembre 1900.

Messieurs,—Quelques-unes de nos jeunes sœurs souffrant d'anémie, d'autres de dyspepsie et d'autres de débilité générale ont fait usage de votre VIN DES CARMES, et je suis heureuse de pouvoir vous dire que chacune d'elles, après en avoir pris une seule bouteille, éprouve déjà une amélioration extraordinaire dans son état.

Avec une profonde et religieuse estime j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble servante,
Sœur STE-BARBE, Supérieure.

DE PLUS EN PLUS FORTIFIÉES

EXTRAIT D'UNE LETTRE

Nos sœurs malades ont pris de votre vin comme remède, elles se sentent de plus en plus fortifiées. Je puis vous dire que nous trouvons votre vin très bon.

Sœur ASSOMPTION.

des Sœurs de Ste-Famille, Sherbrooke.

DEVENUE FORTE

Messieurs,—Que j'ai donc eu de la chance que mon mari vous ait rencontré ! Vous lui avez conseillé d'essayer votre VIN DES CARMES et quatre bouteilles m'ont entièrement remise, au point que mes amis ne me reconnaissent plus. Je souffrais depuis des années de débilité générale, et j'avais essayé les médecins et toutes les préparations médicinales en vain. Aujourd'hui, je suis parfaitement bien portante, et ma maigreur a disparu. Ce n'est pas cher, \$3.00 pour se guérir, et mon cas devra populariser votre excellent vin à Lévis où je suis bien connue.

Votre reconnaissante

Mme THOM. LEMELIN.

Saint-David.

N. B.—Mme Lemelin est l'épouse du contremaître des usines Carrier, Lainé & Cie, à Lévis.

Où l'on peut se procurer le VIN DES CARMES

On peut se procurer le VIN DES CARMES chez les messieurs dont les noms suivent, absolument aux mêmes prix de gros et de détail que chez nous :

Dr F.-X. Valade & Cie, Gttawa Wine Vaults Co., Ottawa ; Côté, Boivin & Cie, Chicoutimi ; Dr W. Smith, Nicolet, P.-Q. ; Dr L.-P. Normand & Cie, Trois-Rivières ; James Lynch, pharmacien, Peterborough, Ont. ; John Lavallée, St-Charles de Bellechasse, P.-Q. ; Evans & Sons, Montréal ; Lyman, Knox & Co, Montréal ; Lyman Sons & Co, Montréal ; F.-X. Saint-Charles, Montréal ; C.-A. French, Sherbrooke ; A. Carrier & Fils, Lévis ; W. Brunet & Cie, Québec ; Dr Ed. Morin & Cie, Québec ; Nazaire Turcotte, Québec ; J.-E. Livernois, importateur de médecines brevetées, Québec.

Les marchands de détails à Ottawa peuvent aussi se procurer le VIN DES CARMES chez J.-S. Major, négociant en gros.

On remarquera que toutes ces attestations sont signées de noms parfaitement connus, et non d'étrangers qu'on n'a jamais vus.

A. TOUSSAINT & CIE., 194 rue Saint-Paul, Québec.

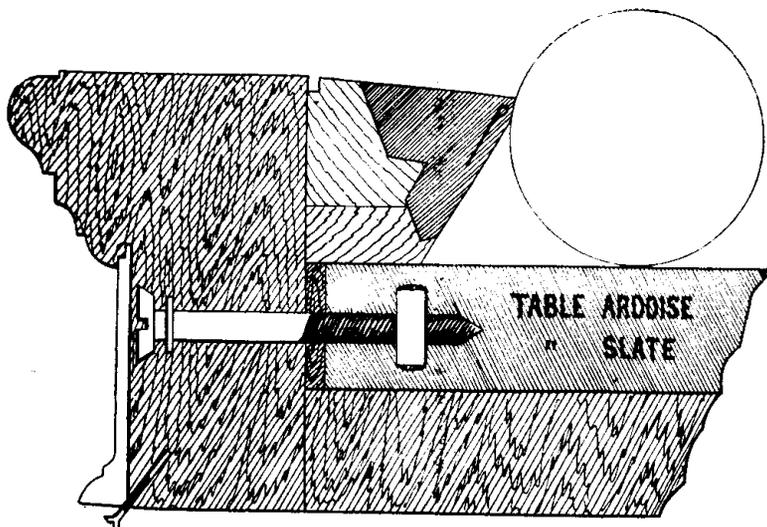
AGENTS GENERAUX

E. L. ETHIER & CIE

MANUFACTURIERS DE TABLES DE BILLARDS

88, rue St-Denis, MONTREAL

"Bandes XXème Siècle"



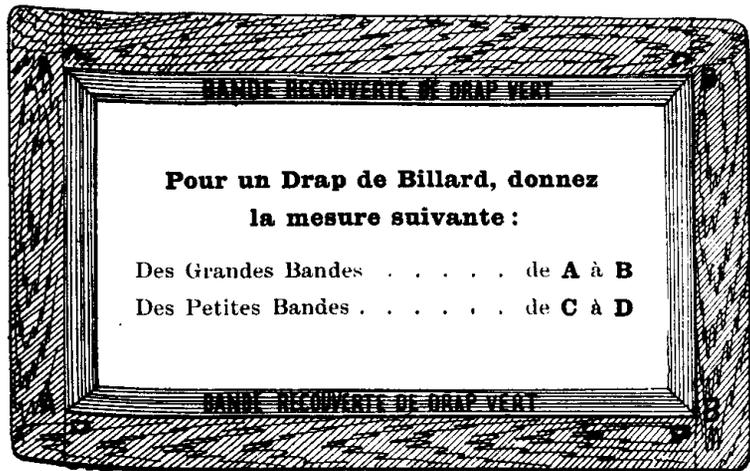
MONTREAL, Septembre, 1898.

Nous, soussignés, certifions qu'après avoir fait subir un examen pratique et scientifique la plus sévère aux Tables de Billards de la maison E. L. Ethier & Cie, finies avec les "Coussins Electriques Vingtième Siècle."

Nous avons finalement reconnu et décidé que la forme, l'élasticité et les angles sont parfaits et ne laissent rien à désirer.

Comme il est bien connu aujourd'hui que la maison E. L. Ethier & Cie jouit de la fière distinction d'être à la tête de ses rivaux compétiteurs, par l'introduction de ses nouveaux Coussins auxquels nous référons et qui augmentent simplement leur réputation, nous sommes joyeux de recommander leurs tables de billards, convaincus d'avance que les acquéreurs auront satisfaction complète.

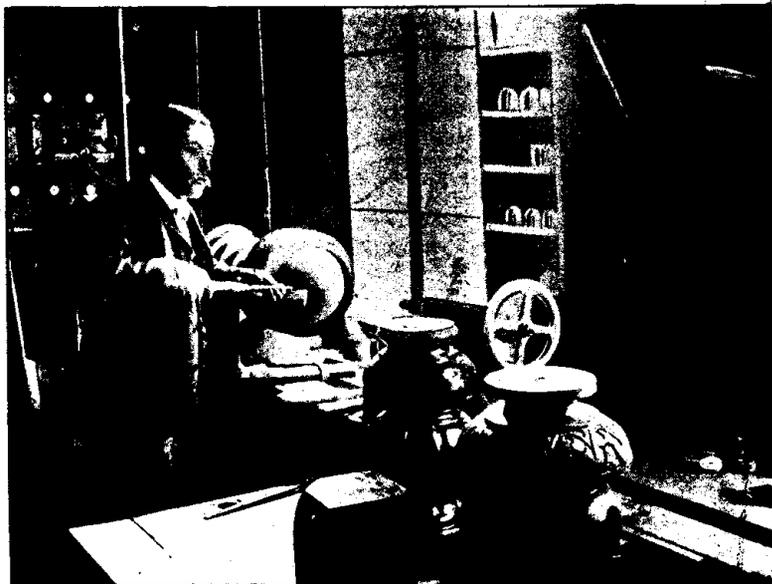
*Guillaume Brault au école St Denis
E. Richard au école St Denis
Louis A. Guillet Ex Champion
New England*



Opinion de M. F. C. Ives (ce champion du jeu de billard de l'univers) sur les "Coussins Vingtième Siècle", récemment inventés par Monsieur E. L. Ethier, de la maison E. L. Ethier & Cie, de Montréal.

"Ces nouveaux Coussins sont excellents; je ne désire rien de mieux. Ils sont destinés à devenir très populaires et vous font honneur.

Aucunes personnes ne pourront détruire la haute réputation acquise par nos "Bandes XXe Siècle" employées maintenant en si grand nombre que leur popularité est l'indice le plus certain de leur incontestable supériorité.



DEPARTEMENT DE TOURNAGE DES BILLES DE BILLARDS, POOLS ET BOULES DE JEUX DE QUILLES

BILLES pour Billards, en ivoire et en composition. Drap de Billards, des meilleures maisons d'Europe, tels que : Peltzer & Co., Simmons & Co., et drap Anglais de différentes nuances. Procédés, Craie, Queues, etc., etc.
Jeux de Quilles neufs et d'occasion. Nous avons en mains tous les accessoires utiles à ce jeu. Boules, Quilles, etc.
Les réparations sont exécutées avec le plus grand soin. Nous avons 34 ans d'expérience dans la confection des Billards.

La Pharmacie C. Beaupré

Coin N. O. RACHEL et SAINT-HUBERT.

La Pharmacie C. Beaupré, qui compte un grand nombre de clients dans toutes les parties de la ville, va se rapprocher d'eux au mois de mai. Elle s'établira au coin N. O. des rues Rachel et St-Hubert, dans la bâtisse Landes, Quartier St-Jean-Baptiste, qui est en voie de devenir le centre de tout Montréal.

Je profite de cette occasion pour remercier mes clients de l'encouragement qu'ils m'ont donné, et leur demande la continuation de leur patronage. Je sollicite aussi le patronage de tous ceux qui ont la bonne habitude de faire leurs achats argent comptant, paiement sur livraison, et qui encouragent ce système, le seul qui assure la prospérité des familles comme celle des commerçants.

La Pharmacie C. Beaupré ne tient aucun livre, et ne livre absolument aucun article sans qu'il soit payé sur livraison, invariablement.

Prescriptions et ordonnances de médecins, assortiment complet de pharmacie. Prix raisonnables, et conformes à la qualité requise.

C. BEAUPRÉ,

Pharmacien licencié de l'Association Pharmaceutique P. Q. en 1874.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Les représentations de *La Mulâtresse* traduction de *The Octoroon* par MM. Cazeneuve et Julien Daoust, ont continué la longue série des grands succès du Théâtre National Français.

Cette pièce, à laquelle les traducteurs ont su conserver son cachet, original, avait été montée avec un luxe de décors extraordinaire, et ses principaux interprètes se sont surpassés.

Dans le rôle presque muet de l'Indien Wahnotee, qu'il a animé avec un art consommé, M. Cazeneuve a été vraiment superbe. On n'aurait pu désirer copie plus fidèle que l'enfant de la forêt. Mme de La Sablonnière, toujours très sympathique, a eu des mouvements dramatiques fort émouvants; Mme Bouzelli, Mlle Rhéa, Mme Nozière, Mlle Bérangère ont été on ne peut mieux dans leurs rôles. MM. Hamel, Palmiéri et Filion, trois artistes de premier ordre, méritent une mention spéciale.

On a monté pour la semaine du 1er avril *Le Maître des Forges*, le drame célèbre de Georges Ohnet qui a obtenu à Paris un succès si retentissant.

Le grand roman de Georges Ohnet étant généralement connu, nous pouvons nous dispenser d'analyser la pièce, et nous nous bornerons à en citer les scènes principales: la présentation de deux rivaux, Philippe Derblay, le maître des Forges, et de Bligny, par Claire de Beaulieu; la séparation des deux nouveaux époux, Derblay et Claire, après une scène très impressionnante au cours de laquelle Derblay a reconnu que de Bligny est toujours aimé de sa femme; la fête et le bal chez Derblay, puis la présentation du bouquet à Claire par les ouvriers de son mari; la provocation entre Derblay et de Bligny; les remords de Claire dont l'orgueil est enfin abaissé et qui implore le pardon de son époux inflexible; le duel dans le bois. On se rappelle que, juste au moment où le duc de Bligny presse sur la gâchette de son pistolet, Claire, affolée, se précipite entre les deux combattants, et reçoit une blessure. Cet acte de dévouement irréfléchi lui rend la sympathie de son mari, et la pièce se termine par une scène très touchante de réconciliation.

Le 5, Vendredi-Saint, il n'y aura pas de représentations; mais on donnera mardi une matinée extra aux prix ordinaires.

DECOUVERTE IMPORTANTE

Le *Baume Rhumal* est une des plus précieuses découvertes de ces vingt dernières années.

MALADIES DES FEMMES

La plupart des maladies des femmes, pour ne pas dire toutes, ont pour cause l'anémie ou la chlorose, c'est-à-dire l'épuisement ou l'impureté du sang. Rendez au sang sa vigueur et sa pureté par l'emploi des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*, et vous supprimerez la cause du mal.

Avant. Après



Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Veuille et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix: un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, si vous n'êtes pas satisfait. Pamphlets gratuits à n'importe quel adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.
B. F. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal.

LE JUBILE

Son histoire, ses espérances, son importance, ses avantages, ses conditions. Opuscule de propagande 52 pages, 3me édition. Franco: 12, 2 fr.—50, 6 fr.—100, 9 fr. etc. Curé de Saint-Michel, par Fontenay, Vendée, (France.)

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: D' CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN. ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

par les CAPSULES
L. KIRN
à l'extract étherisé
de FOUGÈRE Mâle Pure
sans Calomel.
M. Mira ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies

TELEPHONE BELL EST 991

Mlle EVA ROUTHIER

MODISTE

1777 Rue Sainte-Catherine - MONTREAL.

Théâtre National Français

SEMAINE DU 1er AVRIL

LE MAITRE DE FORGES

Drame en 5 actes. Par Georges Ohnet. Cette jolie pièce sera jouée avec la mise en scène complète et les traditions telles que représentées à Paris, France.

Il y aura matinée mardi, le 2 avril. Pas de représentation le Vendredi Saint.

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES: Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures.
Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Bell Tel. East, 1736
Prix Matinée, 10c, 15c. (Dames seulement) et 25c. Tél Marchands 520
Dimanches.—(Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts.

Entrée principale: 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine:

"LES TROIS MOUSQUETAIRES"

Version de Paul Cazeneuve, qui tiendra le rôle de d'Artagnan.

Ils sont arrivés nos

CHAPEAUX DU PRINTEMPS

Nous avons le véritable chapeau **Duke of York**, la dernière nouveauté en chapellerie. Nous importons directement des meilleures fabriques Françaises, Anglaises et Américaines, ce qui nous permet de vendre meilleur marché que les autres.

Demandez le célèbre chapeau **Christie**, une des meilleures marques. Notre assortiment dans les coiffures d'enfants est le plus considérable de la ville. Venez visiter notre établissement et vous vous en retourneriez satisfaits.

CHS. DESJARDINS & Cie

1533 RUE STE-CATHERINE

Coin de la rue St-Timothée, MONTREAL.

PAQUES! PAQUES!!

CADEAUX DE NOCES

JONCS DE MARIAGE de tout genre
ainsi que sur commande.

CADEAUX DE PREMIERE COMMUNION

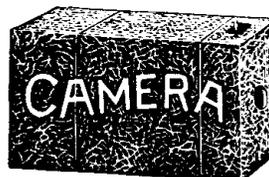
Chapelets, Médailles, Porte-bonheur, etc.

Aussi: grand assortiment de bijoux, argenteries, montres, horloges de tout genre, bagues en or montées en diamants, etc., à des prix défiant la concurrence.

J. M. GROTHÉ

HORLOGER ET BIJOUTIER

1879 RUE, SAINTE-CATHERINE, vis-a-vis la rue Saint-Justin.



GRATIS CAMERA ET ACCESSOIRES

à ceux qui vendront seulement que 15 magnifiques photographies de la Reine à 10c. chaque. Ces Photos sont grandeur Cabinet, très bien finies d'une manière artistique. Tout le monde désire un Portrait de la Reine. Ce Camera prend un portrait de 2 1/2 pouces. Le tout comprend 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de "Hypo", 1 Cadre à l'imprimer, 2 plaques à développer, 1 paquet de développer, 1 paquet de papier Rubis, 1 paquet de papier argenté, et Directions. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les Photos, venez-les, remettez l'argent et nous vous expédierons immédiatement le Camera et les Accessoires, bien emballés, exempt de tous frais. CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto, Canada.

AU LOUVRE

295 Rue Saint-Laurent

Nouveautés de Pâques

Nos marchandises pour le printemps sont maintenant arrivées. Notre assortiment est des plus variés et des plus complets. Nous avons en magasin les dernières nouveautés de Paris, Londres et Berlin, et nous nous ferons toujours un plaisir de les soumettre à l'examen de nos clients.

Costumes pour Pâques

Notre département de Costumes-tailleurs pour dames comprends les plus hautes nouveautés :

Ligne spéciale de Costumes en Etoffes \$6.50
de toutes les couleurs, à

Autres lignes de costumes en \$6.75 à \$30.00
Drap, Serge, etc., depuis

Etoffes à Robes

"Le Louvre" a toujours été renommé pour ses étoffes à robes. Cette année, il ne cède en rien aux autres sous le rapport de la qualité et de la nouveauté.

Etoffes à robes, grande largeur, spécial à . . . 50c.

Serge bleu-marin, le meilleur assortiment possible, depuis . . . 25c à \$1.25

Drap reversible dans toutes les couleurs, 38c
spécial à

Autres draps de meilleures qualités, 34 pouces de largeur, dans une grande variété de couleurs, depuis 50c, 75c, \$1.00 en montant.

Gants pour Dames

Beaux Gants de kid avec boutons breveté, dans toutes les plus nouvelles couleurs du printemps, depuis

50c, 75c, \$1.00, \$1.25.

Spécial pour Pâques

Ceintures Aiglon, Ceintures en soie, Ceintures en cuir patent, etc., Echarpes en soie pour dames, avec frange ou dentelle, dans toutes les couleurs, depuis 25c, 35c, 50c, etc.

Collets en soie uni et de fantaisie, 15c, 25c, etc.

Les ordres par la malle seront exécutés avec soin.

N. TOUSIGNANT

295 RUE ST-LAURENT, Coin de la rue DeMontigny.

LES PILULES ROUGES

Sont par excellence le Remède à prendre pour les Femmes Malades



MADAME ZOEL RHEAUME

100,000 femmes ont été guéries par les PILULES ROUGES. Leurs lettres publiées dans les journaux ou conservées dans les Bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, sont là pour prouver la véracité de ce fait, ainsi que la reconnaissance des femmes guéries.

Les femmes qui cherchent guérison à leurs maux doivent prendre en considération ce succès sans égal et se rappeler que la popularité des PILULES ROUGES est due à leur mérite et à leur supériorité sur les autres préparations.

TEMOIGNAGE DE Mme RHEAUME

"J'ai pris les PILULES ROUGES, dit Mme Rheaume, pour une faiblesse générale et des douleurs que j'endurais dans le bas du corps depuis quatre ans. Dès la première boîte que je pris, j'obtins du soulagement, et maintenant, lorsque je me sens fatiguée par les soins de mon ménage, j'en fais encore usage et elles me ramènent aussi fraîche et en aussi bonne santé que jamais.

"J'ai aussi pris trois boîtes de Tablettes Purgatives et elles m'ont guérie entièrement de ma constipation. J'ai consulté les Médecins spécialistes à leur Bureau au No 274 rue Saint-Denis et leurs conseils m'ont été d'une grande aide.

" Dame ZOEL RHEAUME,

" 199 rue Beaudoin, Saint Henri, Montréal. "

Les femmes faibles et malades, spécialement celles qui souffrent depuis longtemps, sont invitées à écrire aux médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine. Toute correspondance est gardée avec une discrétion parfaite et les confidences écrites sont tenues avec le même secret professionnel que les consultations données à leur Bureau. Les consultations sont tout à fait gratuites.

Nous attirons aussi l'attention des femmes malades sur le fait très important que nous avons retranché le nom du Dr. Goderre de tous nos remèdes. Les Pilules Rouges sont connues à présent sous le nom de PILULES ROUGES DE LA COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE. Toutes Pilules Rouges vendues de porte en porte et aussi celles vendues au 100 ou à 25c la boîte, doivent être refusées comme imitations.

Les Pilules Rouges sont expédiées au Canada et aux Etats-Unis sur réception du prix, 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Can.

GUÉRI EN
TRES PEU
DE TEMPS

Etes-vous
Grevé?

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadieux,
employé chez Chas. Langlois & Cie, rue
Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal

POUR LA

GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL

(Coin Chambord)

MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre com-
plète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas
venir à Montréal peuvent suivre le
traitement à domicile avec le même
résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aiglon
de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Ca-
mille Pert, 90c. Premier voyage, premier
mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach
Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 23.
Les Femmes Galantes, No 14, à 20 cents. Le
Théâtre du 1er mars, 50c. Un grand choix
de modes françaises avec patron grandeur
naturelle, 5c chaque. Parmi les journaux co-
miques on y trouve : La Risette, le Polichi-
nelle, le Sourire le Père-Mère, 5c. Toujours en
main, La Clé des Songes, le Guide des
Amants, Physique Amusante, Livres de Cui-
sine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure,
la Graphologie, etc. Près de 400 volumes à
louer. M. Bergeret à Paris, par A. France.
Au coin d'une dot, par L. de Tinsseau. Le fan-
tôme, par P. Bourget.

Les commandes sont remplies par retour du
courrier

Heures de bureau
h. a. m. à 6 h. : p. m.

Tel. Bell
Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le
regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille
ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La den-
tition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus
le goût de boire ou de manger, d'où les désordres
de l'estomac, dérangement et inflammation des
intestins, les convulsions et malheureusement
trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Elec-
trique du Dr Fouquet est le grand préservateur
de toutes ces maladies. Son électricité agit sur
les nerfs, les active et a en même temps un
effet analgésique. C'est le sauveur des enfants.
Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est
mieux. Envoyé franco par la maille sur réception
du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE
FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

FREE MONTRE
EN OR

Nous donner-
ons une mag-
nifique Mon-
tre de Garçon
en Nickel poli,
aux personnes
qui vendront
seulement que
2 doz. de Por-
traits de la Reine
bien fins, grandeur



Cabinet, à 10c. chaque, ou bien cette magnifique Montre fine
en Or, avec boîtier de chasse bien gravé, grandeur pour Dame
ou Monsieur, à remontoir et régulateur, et mouvement re-
commandable avec pierres précieuses, à celles qui vendront
seulement que 4 doz. de Portraits. Ils vendent comme des
gâteaux chauds. Ecrivez pour les Photos, vendez-les, remet-
tez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre Montre,
franco. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire
pour les enfants de 8 à
12 ans, illustré de gravures en noir et en cou-
leurs, paraît tous les samedis. Le numéro
quinze centimes. Abonnements : Union pos-
tale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro
spécimen sera envoyé à toute personne qui le
demandera par lettre affranchie. Librairie
Rachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain,
Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite
par les Poudres
Orientales, les se-
ules qui assurent
en 3 mois le déve-
loppement des for-
mes chez la femme
et guérissent la
dyspepsie et la ma-
ladie du foie.

Prix : Une boîte
avec notice, \$1.00 ;
Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco
par la maille sur ré-
ception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de

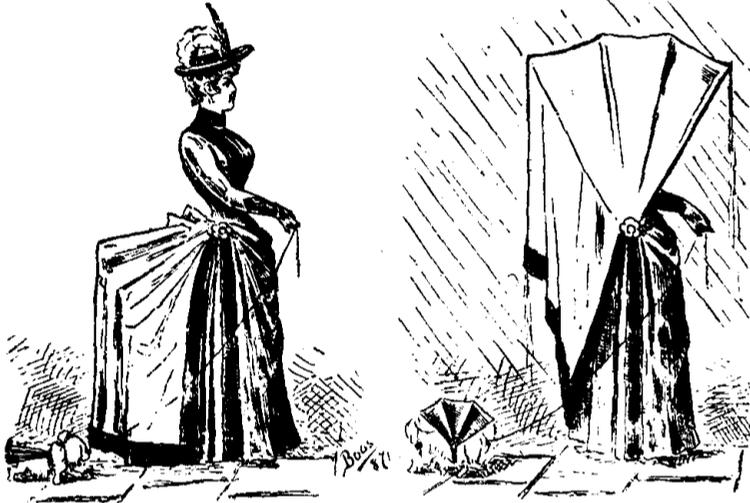
L'OBESITÉ



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE,
1584, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

PRIX, \$1 25 LA BOITE
(Expédié franco par la maille sur réception
du montant.)

2930



LE PARAPLUIE-JUPE, INVENTÉ PAR LE "PUCK"

Comfort et utilité combinés. Plus de chapeaux défraîchis. Plus de jupes
souillées.—Puck.



SI VOUS n'êtes pas entièrement apte à juger des
mérites véritables des différents pianos offerts
en vente, réfléchissez bien avant d'acheter un
piano parce qu'il est bon marché ; il est probable-
ment, aussi bon marché dans la construction que
dans le prix. Les Pianos Bell ont une garantie
entière de dix ans, donnée sous la signature de la
Compagnie. Vous êtes parfaitement en sûreté avec
un document de cette valeur.

Les Pianos BELL sont vendus sans les profits des marchands.

MAGASINS :

1686 ET 2263, RUE STE-CATHERINE

Conditions les plus faciles de paiements mensuels.

la gomme
du docteur

Adam guérit

instantanément

le mal de dents

10 cents

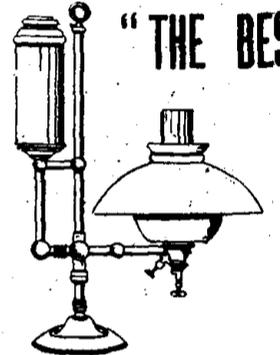
en vente partout

DEPOT CHEZ

ROD. CARRIERE

Coin Visitation et Ste-Catherine

LAMPES à GAZOLINE



La lumière la plus économique et la
puissante du monde. Fait et brûle son pro-
pre gaz. Pas de fumée, pas d'odeur. Nous
dions sur réception d'estampilles, les
teaux et les globes mica à 20c chacun.

THE MODERN LIGHT, 1588 Ste-Catherine
(En face de Dupuis Frères).

GENDREAU

DENTISTE

No 22, rue St-Lair

MONTREAL

Tel. Bell, Main 2818

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent
de ses mérites, 1,500 de celles-là ont
rent dans Ontario. La seule méthode
de traitement dont se servent et qui
prouvent les médecins.

NORMAN H. H. LINT, M.D.,
greffier de la ville d'Ottawa.
Par l'usage de votre traitement
j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait.
J'espère qu'il ne m'affligera plus.
J'ai fait un
de votre
treatment com-
en lieu de
suivant les
structions.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

GAGNEZ CETTE
MONTRE.
En vendant
seulement que
2 doz. de mag-
nifiques Photo-
graphes de
Sa Majesté
Bel... Victo-
ria.
chaque. Ces
Photos sont
grande ur-
Cabinet à
fines d'une montre
Tout le monde désire avoir
Portrait de Sa Majesté
nos portraits Achetez
Ver-nous et nous vous
franco, cette merveilleuse
Nickel Poli avec bord
d'un vrai mouvement
temps, et avec soin elle
"Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto.

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

Le 20 décembre 1877, à huit heures du matin, le thermomètre indiquait six degrés au-dessous de zéro.

Une légère couche de neige, tombée pendant la nuit blanchissait les toits des maisons de Paris, et craquait sur les trottoirs sous les pieds des passants.

Huit heures du matin, en plein hiver, c'est le moment où les ouvriers vont à leur travail.

Cinq gaillards marchant d'un bon pas, les mains dans les poches, la casquette sur les yeux, le bas du visage garanti par d'amples cache-nez de laine, entraient au cimetière du Père-Lachaise par la porte faisant face à la rue de la Roquette :—*La grande entrée*, comme disent les employés des pompes funèbres.

A la longue blouse blanche passée sur les vêtements de ces hommes, on les reconnaissait du premier coup d'œil pour des ouvriers maçons ou marbriers.

Devant la porte un gardien grelottant et piétinant, quoiqu'il fût protégé contre le froid par un épais manteau à double collet, surveillait deux employés qui, sous sa direction, balayaient la neige de la chaussée et jetaient du sable sur le pavé, pour éviter des accidents.

En voyant arriver les cinq ouvriers, le gardien se mit à rire.

—Comment ! vous voilà !—s'écria-t-il.—Est-ce qu'on travaille aujourd'hui, Cabirol ?

Les hommes s'arrêtèrent, et celui que le gardien venait d'interpeller sous le nom de Cabirol répondit :

—Travailler d'un temps pareil, monieur Pascal ?—
Ça ne serait pas à faire ! Ah ! non, par exemple !—
Le ciment gèlerait dans l'auge, et le ciseau resterait collé aux doigts.

—Alors, que diable venez-vous chercher par ici ?...
—Nous venons étendre des paillassons sur les travaux et mettre les outils à l'abri...—La neige tombera dru tantôt.

—Allez, mes braves...—Moi, j'ai l'onglée et je rentre me chauffer un brin en attendant l'arrivée des premiers corbillards.

Le gardien donna quelques ordres aux balayeurs qui continuaient la besogne en s'arrêtant toutes les trois secondes pour souffler sur leurs doigts, puis il regagna la loge chauffée outre mesure par un petit poêle de fonte bourré de charbon de terre et ronflant ainsi qu'une énorme toupie.

Les ouvriers reprirent leur marche.

Tout le monde connaît le cimetière du Père-Lachaise, cette grande nécropole désignée par les *Guides des Voyageurs* comme une des principales curiosités de Paris.

Qui n'a visité ce champ du repos, divisé, par des grilles de fonte ou des palissades de bois, en compartiments innombrables dont chacun renferme un tombeau ?

Aux alentours des tombeaux, beaucoup d'immortelles, de fleurs vivaces ou des lierres sombres, des ifs au feuillage mélancolique, des arbustes fanés de toute sorte s'entremêlant et formant des massifs.

Le Père-Lachaise, sous la couche de neige tombée pendant la nuit, était singulièrement pittoresque et mélancolique.

Un linceul d'une blancheur immaculée couvrait le séjour de la mort.

Les arbres dépouillés de leurs feuilles étendaient au-dessus des tombes leurs branches appesanties par le givre.

Un grand silence régnait dans l'enceinte du cimetière.

Les rouges-gorges, les rossignols de muraille et les roitelets les plumes hérissées voltigeaient sans pousser un cri parmi les arbres à feuillages persistants, ou bien exploraient les lierres des tombes, cherchant les larves cachées et les insectes engourdis.

A cette heure matinale, pas un promeneur n'arpentait les avenues, pas un être vivant ne venait s'agenouiller et prier devant un tombeau...

Nous nous trompons...
Il y en avait un... un seul.

C'était un homme de cinquante ans environ qui venait d'arriver, une couronne à la main, et qui suivait la grande allée conduisant à la chapelle située tout en haut du cimetière.

Cet homme, de moyenne taille, avait la partie inférieure du visage enfouie dans un cache-nez à petits carreaux blancs et noirs.

Un chapeau bas de forme et à larges ailes jetait son ombre sur les joues.

Le personnage qui nous occupe portait un large pardessus doublé et garni de fourrures.

Il marchait lentement et s'arrêtait de temps à autre pour jeter un regard scrutateur autour de lui.

Les cinq ouvriers que nous avons vus faire une courte halte près de la grille d'entrée en échangeant quelques mots avec le gardien avaient pris l'allée de droite, celle qui passe devant le tombeau célèbre d'Abélard et d'Héloïse.

L'homme que le gardien avait nommé Cabirol était le contremaître de la maison pour laquelle ses compagnons travaillaient.

Il marchait en tête et les autres suivaient à la file indienne.

Brusquement, il s'arrêta en face d'un grand tombeau de style gothique dont une porte de bronze, trouée seulement d'un trèfle à hauteur d'homme, fermait l'entrée, et il fit entendre une sourde exclamation (1).

—Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'ouvrier qui venait immédiatement derrière lui.

Le contremaître étendit la main vers le sol.
—Regarde... dit-il d'une voix émue.

Une large tache d'un rouge sombre souillait la neige à ses pieds.

—Tonnerre ! reprit l'ouvrier, qu'est-ce que c'est que ça ? On croirait du sang.

—Et on aurait raison de le croire... répliqua vivement Cabirol ; c'est du sang. Mais d'où vient-il ?

Un troisième ouvrier s'était rapproché de la porte du tombeau.

—Ça vient de là-dedans ! s'écria-t-il en désignant le seuil de marbre noir où se voyait une traînée de sang coagulé.

—Qu'est-ce que cela signifie ? murmurèrent deux ou trois hommes.

—Je veux bien que le diable m'emporte si je m'en doute, mais nous allons tâcher de le savoir.

(1) Au Canada, on appelle ce genre de tombeau un caveau

Cabirol, qui venait de parler, se haussa sur la pointe des pieds et approcha ses yeux du trèfle pratiqué dans la porte de bronze.

—Voyez-vous quelque chose ? demandèrent des voix curieuses.

—Non, rien...
—Ça sort bien de là, cependant...

—Oui, mais d'où je suis je n'aperçois que la muraille d'en face... peut-être d'un autre côté y aurait-il moyen...

—Cherchons.

En disant ce qui précède, les ouvriers se mirent à faire le tour du monument.

Ce monument, assez élevé et de dimensions importantes, occupait un espace superficiel de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze pieds carrés.

Les murailles latérales étaient, ainsi que la porte, percées de trèfles à jour, mais ces trèfles se trouvaient à une trop grande hauteur pour qu'il fût loisible d'y atteindre, eût-on la stature d'un géant.

Il était possible, d'ailleurs, et même facile, de tourner la difficulté. Faites-moi la courte échelle, commanda Cabirol.

Un des hommes, que la curiosité surexcitait, s'empressa de s'adosser à la muraille et joignit ses mains sur ses cuisses.

Le contremaître posa le pied gauche sur cette échelle improvisée et, se hissant par une impulsion vigoureuse, atteignit le trèfle dont il saisit l'un des ornements en relief, se maintint debout à un mètre d'élévation, et passa sa tête par l'ouverture.

On l'entendit pousser une sourde exclamation.

Il se rejeta vivement en arrière et retomba sur le sol, pâle comme un mort : ses lèvres tremblaient ; son visage exprimait l'effroi.

Les ouvriers l'entourèrent aussitôt et, à la vue de son effarement manifeste, se sentirent pris d'une épouvante instinctive.

La peur est au plus haut point communicative. Ils avaient peur sans savoir pourquoi.

L'un d'eux demanda d'une voix mal affermie.

—Enfin, voyons, qu'est-ce qu'il y a là-dedans.

—Une femme... répondit Cabirol.

—Une femme !...—répétèrent les quatre ouvriers.

—Oui.

—Vivante ?...

—Morte !... Assassinée !

Ce dernier mot surexcita jusqu'au paroxysme l'émotion et la terreur.

Les hommes jetaient autour d'eux des regards inquiets, comme si quelque péril invisible les avait menacés.

Cabirol fut le premier à reprendre son sang-froid.

—Vite ! vite !—dit-il.—Il faut tirer au clair cette effrayante histoire où je ne vois goutte ; mais d'autres yeux, peut-être, y verront mieux...—Que l'un de vous aille prévenir le gardien en chef... Nous resterons là, en attendant...

—J'y vas...—répondit le plus jeune des ouvriers.

Et il prit sa course pour se rendre chez le gardien en chef, ou le conservateur, dont les bureaux se trouvent à droite de la grande entrée, près du cimetière des Juifs.

Il allait d'un si bon train, les coudes au corps, ménageant son haleine, qu'en moins de cinq minutes il atteignit sa destination.

Tout en courant, il se répétait :

—Quelle aventure, mon bon Dieu ! ! quelle aventure ! !

II

Les trois ouvriers et le contremaître battaient la semelle en face de la porte de bronze, en attendant le retour de leur camarade en compagnie du gardien.

—Une femme assassinée là-dedans ?—dit l'un d'eux. —Ça n'est pas facile à comprendre !

—Comment expliquer cela ?—demanda le second compagnon.—J'ai beau chercher, j'y perds mon latin...

—Peut-être n'y a-t-il point d'assassinat,—dit le troisième.—Cette femme a pu entrer hier dans le monument pour prier, glisser sur les dalles, tomber, se blesser à la tête et s'évanouir.

—C'est impossible. —répliqua le contremaître.

—Pourquoi ?

—Parce que, dans ce cas, la clef serait à la serrure et rien ne nous empêcherait d'ouvrir la porte.

—C'est juste.

—Nous sommes en présence d'un crime, ça ne me paraît pas douteux... De reste, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

En ce moment, le personnage que nous avons vu franchir le seuil du cimetière vêtu d'un long pardessus garni de fourrures et son chapeau à larges bords rabattu sur les yeux parut à l'extrémité du sentier conduisant au tombeau qui nous occupe.

Il tenait toujours à la main sa couronne d'immortelles.

En apercevant les ouvriers, il tressaillit légèrement, fit halte, sembla chercher une tombe parmi celles qui l'entouraient, en avisa une au-dessus de laquelle se trouvait un porte-couronnes, s'en approcha, fit glisser son *pieux souvenir* sur la tringle protégée par un petit toit de zinc, se servit de son mouchoir pour chasser la neige qui couvrait la pierre, et s'agenouilla.

Un des ouvriers le remarqua.

—Mazette ! s'écria-t-il, en voilà un qui est matinal et qui ne craint guère le froid !

—Mon vieux, répondit Cabirol, il n'y a pas d'heure pour le sentiment et, quand on a du chagrin dans l'âme, on se fiche des intempéries !... C'est peut-être un brave homme qui pleure son fils ou sa fille...

—Ou qui a perdu sa femme...

—Tout est possible, sauf que ça soye sa belle-mère, auquel cas il ne prierait point sur la tombe...

—A moins qu'il ne demande à la défunte de ne pas revenir...

Cette facétie, quoique d'un indiscutable mauvais goût, surtout dans un cimetière, obtint un succès de rire, tant il est certain que les belles-mères sont généralement mal appréciées.

Ce rire fut interrompu par un bruit de voix et de pas rapides.

—Bien sûr, voilà Pitou qui revient avec le gardien en chef... fit Cabirol.

Il ne se trompait point.

Le gardien du Père-Lachaise, suivi de trois gardiens et de deux employés, arrivait en effet au pas de course.

—C'est là-bas, monsieur... lui dit Pitou en désignant l'endroit où les marbriers attendaient.

L'homme à la couronne d'immortelles paraissait absorbé dans sa prière et dans ses regrets.

Peut-être l'était-il moins en réalité qu'en apparence, car, en attendant parler et marcher, il tourna vivement la tête et jeta un coup d'œil derrière lui.

A la vue des arrivants, une poignante inquiétude se peignit sur son visage ; il laissa passer les nouveaux venus, puis il se leva, et d'une marche lente, comme s'il obéissait malgré lui à une attraction irrésistible, il se dirigea vers le tombeau que l'on entourait.

Au moment où il n'avait franchi tout au plus que le

premier tiers du chemin, le gardien penché vers la large tache rouge maculant la neige, s'écriait :

—C'est bien du sang...

Il ajouta, en s'adressant au contremaître :

—Et vous avez vu le corps d'une femme à l'intérieur ?...

Cabirol salua et répondit :

—Oui, monsieur le gardien... un camarade m'a fait la courte échelle, et j'ai regardé par un des tréfonds du mur latéral.

—Je sais... je sais...

—La pauvre femme est étendue sur le dos, son corps en travers de la porte.

—Messieurs, dit le gardien d'une voix que l'émotion rendait tremblante, depuis vingt-cinq ans que je suis ici, investi des mêmes fonctions, aucun fait aussi surprenant ne s'est produit dans l'enceinte du Père-Lachaise ! ! Un accident me paraît inadmissible, donc un crime a été commis... un crime étrange, mystérieux, inexplicable... J'aurais certainement le droit d'ouvrir ou de faire ouvrir immédiatement cette porte, mais je trouve plus correct de n'agir qu'en présence du commissaire de police... Il ne tardera guère du reste, car, aussitôt averti de ce qui se passait, je l'ai envoyé prévenir...

—Pas d'ordres à nous donner, monsieur le gardien en chef ? demanda l'un des employés.

—Si. En attendant l'arrivée du commissaire, nous devons songer aux mesures à prendre pour opérer la levée du corps. Allez avec deux employés chercher un brancard.

—Il suffit, monsieur.

L'employé s'éloigna.

—Nous n'avons pas les clefs de ce tombeau... reprit le gardien en chef ; il faudrait se procurer un outil pour faire sauter la serrure.

—Je trouverai tout ce qu'il faut au caveau que nous construisons... fit Cabirol. Je cours et je reviens.

Déjà il tournait sur ses talons. Le gardien en chef l'arrêta par ses paroles :

—Non, restez... Mieux vaut attendre les ordres du commissaire... Je crois indispensable de faire appeler un serrurier... François, allez chez Féraud, le serrurier de la rue de la Roquette, et priez-le de vous accompagner avec un trousseau de clefs et des crochets... Ne parlez de l'incident à qui que ce soit... Que Féraud ne sache pas de quoi il est question avant d'être ici... Evitons les curieux autour de nous... Rien n'est plus gênant que les importuns !... une peste !...

—Monsieur le conservateur peut être tranquille.

Et le second gardien partit dans la même direction que le premier.

—Je puis quand même, dit Cabirol, vous procurer pince et marteau... peut-être en aura-t-on besoin...

—Vous avez raison... Deux précautions valent mieux qu'une... Envoyez un de vos hommes se munir d'outils, pour le cas où nous serions obligés de recourir à un bris de serrure.

Un ouvrier sortit du groupe et prit sa course vers le caveau neuf.

—Voilà une fâcheuse aventure ! poursuivit le conservateur s'adressant aux gens qui l'entouraient, ou pour mieux dire parlant tout haut devant eux. Certes, le cimetière est bien surveillé... on fait des rondes toute la nuit, et cependant voyez ce qui arrive !... Nous n'avons à nous adresser aucun reproche, notre conscience est nette ! Ça n'empêchera pas les gens de justice de nous accuser de négligence !... Fâcheuse aventure ! bien fâcheuse !...

Si lentement que marchât l'homme à la couronne d'immortelles, il avait fini par arriver.

Il rejoignit le groupe, salua tous ceux qui le composaient et demanda d'une voix humble et d'un air timide :

—Que se passe-t-il donc ici ?

—Allons bon, un importun !... pensa le gardien en chef.

Ce qui ne l'empêcha pas de répondre, en rendant le salut, plutôt aux fourrures qu'au questionneur lui-même :

—Il se passe une chose désastreuse, monsieur...

—Une chose désastreuse !... répéta le curieux.

—Oui, monsieur... Il s'est commis un crime cette nuit dans le cimetière du Père-Lachaise !... un cimetière si bien gardé !

—En effet, je vois sur la neige quelque chose de rouge... dit l'homme aux fourrures. Est-ce que, par hasard, ce serait du sang ?...

—Hélas ! oui, monsieur, c'est du sang...

—D'où vient-il ?

—De ce tombeau... Regardez... la traînée de sang passe sous la porte...

—Le crime aurait donc été commis de l'autre côté de cette porte ?

—Oui, monsieur, et, si le bronze était transparent, vous verriez le cadavre d'une femme étendu sur les dalles !

L'homme aux fourrures tressaillit pour la seconde fois.

Une contraction nerveuse agita les muscles de son visage.

Ses paupières s'abaissèrent sur ses prunelles, tandis que sa lèvre inférieure tremblait un peu.

Personne ne remarqua ces symptômes d'une émotion profonde.

La stupeur, le saisissement suffisaient d'ailleurs pour expliquer cette émotion.

—Le cadavre d'une femme ! ! s'écria l'inconnu. C'est bien étrange et bien horrible ! !

—Bien étrange et bien horrible, oui, monsieur... Il y a là une énigme indéchiffable.

Cabirol intervint.

—Indéchiffable !... répéta-t-il. Pas tant que ça, peut-être, monsieur le conservateur.

—Comment cela ?

—Il faut savoir d'abord à quelle famille appartient ce tombeau... Le savez-vous ?

Le conservateur leva les yeux vers le fronton du monument :

Aucune inscription ne se voyait sur la frise. Un écusson surmonté d'une couronne de comte, voilà tout.

—Je l'ignore en ce moment, dit-il, mais je le saurais quand je voudrai... Quel est le numéro d'ordre ?

Un gardien fit le tour de la petite construction, lut un chiffre gravé en creux dans la pierre, accompagné d'une date et de trois mots.

Il revint.

—Eh bien ? lui demanda le conservateur.

—Numéro *neuf mille sept cent vingt-sept*, répondit-il, *15 janvier 1853, concession à perpétuité.*

—Inscrivez cela sur votre calepin ! Ces renseignements nous serviront tout à l'heure.

—C'est inscrit.

A cette minute précise arrivèrent ensemble le gardien ramenant deux employés qui portaient un brancard, et le commissaire de police accompagné de trois agents.

En voyant ces derniers l'homme aux fourrures enfoua plus encore son chapeau sur ses yeux, et se sépara doucement du groupe qui ne songeait guère à s'occuper de lui.

En même temps, de deux côtés opposés, accouraient le serrurier réquisitionné par un gardien, et l'ouvrier expédié par Cabirol à la recherche d'une pince et d'un marteau.

III

Le conservateur fit vivement quelques pas au-devant du commissaire de police, lui tendit la main et lui dit :

—Pardonnez-moi, cher monsieur Berthier, de vous avoir dérangé de si grand matin... Il y avait urgence.. Le cas est grave... très grave...

—J'ai appris par votre envoyé qu'il s'agissait, selon toute apparence, d'un assassinat, répliqua le commissaire.

—Cela me paraît certain.

—Assassinat commis dans un tombeau.

—Oui, le sang de la victime a coulé sous la porte, et le contre-maître du marbrier Lody, à qui ses camarades faisaient la courte échelle, a vu, par un des

trêles donnant du jour à l'intérieur du monument, le cadavre d'une femme. N'est-ce pas effrayant ?...

— Dans quelques minutes nous saurons à quoi nous en tenir. Avez-vous fait réquisitionner un serrurier ?

— Oui. Le voilà.

— Excellente précaution. Nous allons procéder séance tenante. Ah ! ah ! c'est vous, l'éraud, ajouta le magistrat en s'adressant au serrurier de la Rquette.

— Moi-même, monsieur le commissaire, pour vous servir.

— Eh bien ! mon ami, ouvrez ce tombeau.

— On va faire son possible, monsieur le commissaire.

Le serrurier s'approcha de la porte de bronze, choisit un des passe-partout composant le volumineux trousseau qu'il tenait à la main et l'introduisit dans la serrure.

Le passe-partout ne fonctionnait pas.

Il en prit un autre.

Le petit vieillard qui, à l'approche des agents, s'était mis un peu à l'écart du groupe, regardait avec une fixité dévorante ce qui se passait.

Une agitation très vive, une anxiété voisine de l'angoisse se peignaient sur son visage.

Le commissaire dit au conservateur :

— Depuis que j'exerce, et ce n'est pas d'hier, je n'ai rien vu qui parût de prime abord plus étrange.

— N'est-ce pas ?

— Mais il faut se souvenir de la fable des bâtons flottants, vous savez :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

— Peut-être trouverons-nous une explication toute naturelle à ce qui nous semble stupéfiant.

Le conservateur secoua la tête.

— Ça m'étonnerait, murmura-t-il.

— Moi aussi, mais tout est possible. La femme que vous croyez morte peut n'être qu'évanouie, et dans ce cas les éclaircissements ne se feraient point attendre.

— C'est juste...

Après une demi-douzaine d'essais infructueux, le serrurier fit un geste de dépit.

— Ces passe-partout ne vont pas !... s'écria-t-il.

— Essayez encore...

— J'essayerais pendant une heure sans arriver à rien... Je jurerais qu'on a enfoncé dans la serrure un clou ou tout autre corps dur pour immobiliser le pêne et empêcher par conséquent d'ouvrir le tombeau.

— Il faudrait nous en assurer, afin que je consigne le fait sur mon procès-verbal.

— Je m'en assurerai, monsieur le commissaire, en démontant la serrure, mais il s'agit d'ouvrir avant tout, et je ne puis ouvrir qu'en faisant une pesée sur la serrure et la muraille...

— Faites cette pesée.

— Il faudrait une pince et un ciseau.

— Voici les objets... dit Cabriol, en présentant les outils qu'il avait envoyés chercher.

Le serrurier les prit et se mit au travail sur-le-champ.

Ce travail était rude.

Ce ne fut qu'après de longs efforts, et grâce à l'aide de deux marbriers, qu'il parvint à faire sortir le pêne de la gâche.

— Ouf ! dit-il en s'essuyant le front. C'est fait...

Le commissaire, à son tour, s'approcha et voulut ouvrir la porte.

Sous sa pression, elle ne céda que de trois ou quatre centimètres.

— Il y a un obstacle à l'intérieur, s'écria-t-il. On croirait que quelqu'un résiste.

— C'est le corps, répliqua le contremaitre Cabriol.

Il est couché juste en travers.

Deux agents appuyèrent de toutes leurs forces sur les panneaux de métal et la porte céda lentement, repoussant en effet le corps de femme étendu sur les dalles.

Le commissaire entra le premier.

Le conservateur le suivit.

Toutes les têtes se penchèrent pour voir à l'intérieur.

Quelques curieux essayèrent même de franchir le seuil du tombeau.

L'homme au pardessus garni de fourrures s'était rapproché et se trouvait au premier rang.

A l'aspect du cadavre, son visage se décomposa et un frisson courut sur sa chair.

En ce moment, le commissaire de police se redressa et dit :

— Je prie les témoins de rester au dehors... Messieurs les agents, ne laissez entrer personne...

Il fallait obéir.

Les curieux reculèrent.

Le conservateur s'était penché vers le corps déjà raidi.

— La malheureuse n'est pas évanouie... fit-il après un moment d'examen, elle est morte, et morte assassinée... Voyez...

Du doigt il montrait une profonde blessure au cou, blessure dont la teinte bleuâtre tranchait sur la blancheur livide de la peau.

— C'est avec un poignard qu'on a tué cette femme... dit le commissaire.

— Et l'assassin a frappé plus d'une fois... reprit le conservateur ; voilà, sous le sein droit, une flaque de sang coagulé.

— Le crime est manifeste... Je dois à l'instant envoyer prévenir le parquet et réclamer la présence du procureur de la République, d'un juge d'instruction et du chef de la sûreté.

— Opérez-vous immédiatement la levée du corps ? demanda le conservateur.

— Je m'en garderai bien !... S'il restait une espérance quelconque de rappeler la malheureuse à la vie, je la ferais emporter pour lui prodiguer des soins, mais il n'y a rien à tenter avec un cadavre refroidi depuis des heures... Laissons le donc où il est... J'expliquerai au procureur de la République la position exacte qu'il occupait.

— Il va falloir fermer la porte ?...

— Certes !... Et je placerai en sentinelle deux agents, auxquels je vous prierai d'adjoindre deux de vos gardiens...

— Je mets tout mon personnel à vos ordres...

Le commissaire sortit...

— Brigadier Lannoy ?... dit-il à un sergent de ville.

— Mon commissaire ?

— Laissez ici deux de vos hommes, qui resteront en faction près de cette porte avec des gardiens du cimetière... La consigne est que personne, sous quelque prétexte que ce soit, ne puisse s'approcher du tombeau... Qu'on tienne les curieux à distance !...

— Suffit, mon commissaire.

— Vous irez vous-même, tout à l'heure, porter au parquet une lettre que monsieur le conservateur voudra bien me permettre d'écrire dans ses bureaux.

— Cher monsieur Berthier, mon cabinet et tout ce qu'il renferme est à votre disposition.

Le commissaire se tourna vers les cinq ouvriers et le serrurier :

— Quant à vous, messieurs, leur dit-il, j'ai besoin de prendre vos noms, vos adresses et, l'éveil ayant été donné par vous, il est nécessaire que vous soyez entendus comme témoins... Veuillez donc me suivre cher M. le conservateur, où vous attendrez l'arrivée des membres du parquet. Nous sommes en présence d'un crime abominable et inexplicable... Le devoir de chacun de vous est de venir en aide aux recherches de la justice, dans la mesure de vos moyens...

La température rigoureuse rendait, nous le savons, tout travail impossible.

En outre, la curiosité des ouvriers était surexcitée.

En conséquence, ils ne demandaient pas mieux que d'assister aux débuts de l'enquête et peut-être, si on ne leur avait point imposé, l'auraient-ils sollicité comme une faveur.

— Fermez, ou du moins repoussez cette porte... ordonna le commissaire à un agent qui s'empressa d'obéir.

— Enlèverai-je la serrure pour en visiter l'intérieur ? demanda le serrurier.

— Non. Laissez provisoirement les choses en place. Nous aviserons plus tard.

Tout en disant ce qui précède, le commissaire jetait un regard autour de lui et comptait les assistants.

— Quand je suis arrivé, — dit-il à Cabriol, — n'y avait-il point parmi vous un monsieur coiffé d'un large chapeau et vêtu d'un paletot garni de fourrures ?

— Si, monsieur le commissaire, — répliqua le contremaitre.

— Qu'est devenu ce monsieur ?

— Il vient de partir...

— C'est fâcheux...

— Monsieur le commissaire, il n'avait rien vu, étant arrivé après la découverte du cadavre pour nous questionner... il restait là en flaneur, histoire de se balader un peu...

— C'est bien... Venez, messieurs.

— Nous allons mettre de la paille sur des travaux commencés et interrompus, — répondit Cabriol, — et nous vous rejoignons...

— Faites vite...

— Ça sera l'affaire de dix minutes.

Le contremaitre s'éloigna rapidement avec ses hommes, tandis que le commissaire et le conservateur descendaient aux bureaux tout en causant, suivis du brigadier, des sergents de ville, du serrurier et de deux ou trois gardiens.

Le conservateur introduisit dans son cabinet le commissaire de police, l'installa devant son bureau et mit à sa disposition encre, plume et papier.

Cinq minutes après la lettre était écrite.

Le commissaire appela le brigadier des sergents de ville et lui dit :

— Voici une lettre pour le parquet.

— Bien, mon commissaire.

— C'est très pressé...

— Je marcherai au pas gymnastique.

— Vous n'iriez pas assez vite... Prenez une voiture et tâchez que le cheval soit bon...

— Il le sera, mon commissaire... J'ai servi dans les cuirassiers... Je me connais en poulets d'Inde...

IV

Le brigadier des sergents de ville sortit du cabinet du conservateur et se dirigea vers la station de voitures qui se trouve à côté de la grille du Père-Lachaise.

Plusieurs fiacres venaient d'arriver.

L'ex-cuirassier en découvrit un dont le cheval lui parut solide.

Il y monta en donnant l'ordre au cocher de le conduire au Palais de Justice, et en ajoutant d'un ton impérieux :

— Vous savez, mon brave, du train, surtout ! Je suis pressé.

Tout ce qui touche à la police inspire aux cochers de fiacre sinon une vive sympathie, du moins une respectueuse terreur, et pour cause.

Le cocher qui nous occupe fouetta son bidet, qui partit au grand trot dans la direction indiquée.

Laissons la voiture rouler vers le Palais de Justice et prions nos lecteurs de nous suivre dans un autre quartier de Paris, le même jour, à sept heures du matin, par conséquent avant l'arrivée des cinq compagnons marbriers au cimetière du Père-Lachaise.

C'est à peine si les pâles clartés de l'aube naissante remplaçaient les ténèbres.

La rue Ernestine, au quartier de La Chapelle, conduit de la rue Doudeauville au boulevard Ordener.

A peu près au milieu de cette rue, se trouvait un établissement de loueur de voitures.

Un palefrenier nommé François, aux gages de M. Mathurin Binet, propriétaire de l'établissement, était dans la cour, s'occupant à nettoyer tant bien que mal les voitures rentrées pendant la nuit, et plutôt mal que bien, car l'intensité du froid ne permettait point de laver à grande eau les caisses et les trains souillés par la boue de la veille au soir, la gelée n'ayant commencé que vers minuit.

Eclairé par une forte lanterne accrochée à un poteau, il avait déjà fait la moitié de sa besogne, grattant le plus gros de la boue, secouant les paillassons, brossant les banquettes et rangeant au fur et à mesur

es coupés dont la toilette était complète sous un hangar attendant à la cour des écuries.

Il ne lui restait plus que trois voitures à préparer pour la sortie.

L'une d'elles fut amenée par lui près du poteau soutenant la lanterne, et il ouvrit la portière afin de retirer le tapis qu'il n'avait point trouvé sur le siège, ce qui constituait une infraction à la règle de la maison, les cochers devant, après avoir mis leur cheval à l'écurie, sortir ce tapis souvent mouillé par les pieds des clients et le mettre sécher au grand air.

Dès que la portière fut ouverte, le palefrenier jeta un coup d'œil à l'intérieur et recula en poussant un cri d'épouvante.

Le patron, Mathurin Binet, descendait en ce moment de chez lui pour procéder à une inspection matinale, il entendit ce cri, accourut et vit son palefrenier, pâle, tremblant, les yeux hagards, s'appuyant au poteau pour se maintenir debout.

—Qu'y a-t-il donc, François ? lui demanda-t-il. Est-ce que tu sors de chez le mastroquet ?... Est-ce que tu es déjà dans les vignes ! Saperlipopette, mon garçon, ce serait commencer de bon matin !...

François, pris à la gorge par l'épouvante, était incapable d'articuler un mot.

Pour toute réponse, il étendit la main du côté de la portière ouverte.

Les yeux de Binet suivirent le geste.

A son tour il pâlit visiblement mais, conservant son sang-froid mieux que le palefrenier, il avança au lieu de reculer, et se pencha vers l'intérieur du coupé.

Sur le coussin, affaissé dans l'angle gauche, se trouvait un corps humain raidi et sanglant.

—Tonnerre du diable ! s'écria Binet, je n'ai point la berlue ! c'est un homme assassiné !...

La femme du loueur arrivait sur le seuil de la maison, apportant du grain à ses poules, et deux cochers entraient dans la cour pour prendre leur service.

Ils entendirent les paroles du patron.

—Un homme assassiné ! répétèrent-ils tous les trois en s'approchant de la voiture. Pas possible !

—Regardez ! répliqua Binet en montrant le cadavre.

—Il faut aller prévenir au poste de la rue Doudeauville... dit la femme.

—Et amener le commissaire... ajouta l'un des cochers.

—Filez vite ! commença Binet en s'adressant aux deux hommes. Vous Cambon, au poste, et toi, Richaud au commissariat...

—Oui, patron...

Les cochers détalèrent afin de s'acquitter de leur double mission.

La femme du loueur regardait le cadavre avec une curiosité pleine d'effroi.

—Qui conduisait cette voiture ? lui demanda Binet.

—Quel numéro ?

—5,583.

—Alors, c'est Cadet... Il faut qu'il arrive ici vivement... François, va le chercher au galop...

—Oui, patronne... répondit le palefrenier un peu remis de sa frayeur.

—Et pas un mot de ce qui se passe ! ajouta Binet. Si la nouvelle était ébruitée, nous aurions avant un quart d'heure tout le quartier chez nous...

—Entendu, patron, je serai muet...

Et François s'élança dehors pour aller chercher le cocher qui conduisait la veille la voiture 5,583.

—En voilà une affaire ! dit Binet à sa femme. Un homme assassiné là dedans ! La chose est manifeste, et c'est tout au plus cependant si je puis y croire !... Cadet n'a donc rien vu ?... rien entendu ?...

—Ça n'est pas étonnant... Il devait être gris, comme toujours... répliqua la femme.

—Et nous allons avoir chez nous la justice, tout le bataclan !... C'est ça qui sera peu drôle...

—Qu'est-ce que tu veux ?... Il faut se faire une maison, puisque c'est inévitable... Voici déjà du monde...

Des sergents de ville accouraient, sous la conduite de leur brigadier.

Celui-ci donne une poignée de main au loueur en s'écriant :

—Ah ça ! voyons, Binet, est-ce vrai ce qu'on vient

de nous dire ?... Vous avez trouvé un homme assassiné dans une de vos voitures ?

—Oui, brigadier Fontaine... Le voilà, regardez...

De brigadier s'approcha du coupé et regarda en fronçant le sourcil et en mordant sa longue moustache grise.

—Diable ! diable ! dit-il ensuite, ça va faire un tapage de tous les diables ! ! Une réclame à votre établissement, mon vieux Binet.

—Réclame dont je me passerais bien.

—Vous avez envoyé chez le commissaire ?

—Oui, et chez Cadet qui conduisait la voiture cette nuit...

—Ah ! c'est Cadet ! ! Eh bien ! il vous fait de jolis cadeaux ce cadet-là ! ! Fallait-il que le matin soit pochard pour rentrer sans s'être aperçu qu'il ramenait dans son berlingot un homme suicidé ou assassiné ! ! Y a-t-il eu suicide ou assassinat ? Ce sera sans doute facile à tirer au clair, mais il me semble que M. le commissaire tarde bien.

—Le voici... répondit le loueur.

Le commissaire du quartier entra en effet dans la cour avec son secrétaire.

Il salua les personnes qui venaient de se découvrir devant lui et, s'adressant au brigadier, demanda :

—Un crime ?

—Oui, monsieur le commissaire... Le cadavre est là...

—Dans cette voiture... ajouta Binet. Mon palefrenier l'a vu le premier en ouvrant la portière pour nettoyer.

Le magistrat s'approcha et regarda longuement l'homme dont la tête livide penchait sur l'épaule gauche.

De larges plaques de sang caillé couvraient les vêtements de la victime.

Le pardessus de couleur brune était déboutonné.

Le commissaire l'écarta tout à fait et découvrit une redingote noire, également déboutonnée, laissant voir un gilet ouvert sur une chemise tachée de sang.

—Ce n'est point un suicide, c'est un assassinat... dit-il après quelques instants d'attention soutenue. Ma mémoire ne me rappelle quoi que ce soit de semblable !... Le cocher qui conduisait cette voiture ne s'est-il donc aperçu de rien ?

—Evidemment, monsieur... S'il s'était aperçu de quelque chose, il aurait fait sa déclaration...

—C'est bien singulier, et j'ajouterais bien invraisemblable... Où demeure le cocher ?

—Impasse Doudeauville, pas loin d'ici...

—Il faudrait l'envoyer chercher...

—C'est fait... J'ai expédié le palefrenier chez lui... il arrivera d'un moment à l'autre...

—Bien... Monsieur Binet, j'ai besoin d'une voiture ; pouvez-vous me faire atteler une des vôtres ?...

—Parfaitement, et je ne demande pour cela que cinq minutes.

Le loueur courut aussitôt à l'écurie d'où il fit sortir son meilleur cheval, qu'il garnit rapidement et qu'il attela lui-même au plus léger de ses coupés.

Pendant ce temps le commissaire s'était approché du brigadier et lui avait dit à voix basse :

—Il ne faut pas que le cocher qui conduisait cette voiture entre ici... Donnez l'ordre à deux hommes de l'attendre au dehors et de le conduire sans bruit et sans scandale au poste de la rue Doudeauville où il restera à ma disposition.

—Suffit... Ça sera fait en douceur.

Le brigadier transmit à deux sergents de ville la consigne qu'il venait de recevoir, et revint auprès du commissaire.

Celui-ci reprit :

—Vous, Fontaine, vous allez monter dans la voiture qu'on attelle et qui vous mènera au Palais de Justice... Vous verrez le commissaire aux délégations judiciaires, vous lui apprendrez ce qui se passe et vous ajouterez que je réclame ici sa présence immédiate et celle des magistrats nécessaire. Le crime vaut la peine qu'on se hâte !... Ne perdez pas une minute.

—Ni une minute, ni une seconde ! répondit le brigadier, vigoureux gaillard d'une cinquantaine d'années, esclave du devoir mais bon enfant dans l'exer-

cice de ses fonctions, très estimé et très aimé dans le quartier Doudeauville.

Binet avait fini sa besogne.

—M. le commissaire, dit-il, Cocotte est attelée, et voilà Cambon qui vous conduira.

V

Le cocher était déjà installé sur son siège.

—Ce n'est pas moi qui me servirai de la voiture, répliqua le commissaire. C'est Fontaine.

Le brigadier monta dans le coupé.

En ce moment le palefrenier François franchissait le seuil de la cour.

Il était seul.

—Eh bien ? lui demanda le loueur étonné, et Cadet ? Est-ce que tu n'as pas trouvé Cadet ?...

—Si, patron... répondit François tout penaud.

—Pourquoi ne l'as-tu pas ramené ?

—Patron, je le ramenais... Je l'avais éveillé en tambourinant à grands coups de poing sur sa porte, car il dormait comme une souche... Je l'avais fait habiller bon train, et il grognait... Fallait l'attendre grogner !... Mais tout en grognant, il venait.

—Eh bien ?

—Eh bien ! en arrivant au coin de notre rue, à cinquante pas de la porte, deux gardiens de la paix l'ont prié très poliment d'aller avec eux au poste, et comme il répliquait qu'il n'avait rien à voir au poste, ils l'ont pris par le bras, mais en douceur, et l'ont emmené. Il avait l'air hébété d'un homme à qui l'on fait une farce de fumiste et qui n'y comprend rien.

—C'est bien... dit le commissaire. Vous ne lui avez point parlé de ce qui se passait ici ?

—Je m'en serais bien gardé, monsieur, le patron me l'ayant défendu.

Je lui ai dit tout simplement qu'on le demandait à la maison, et pas autre chose...

—C'est au mieux... Maintenant, mon garçon, ouvrez la grande porte de la cour.

François s'empressa d'obéir.

Le commissaire fit à voix basse une dernière recommandation au brigadier Fontaine, et la voiture partit bon train.

Le palefrenier ne mentait pas en affirmant qu'il n'avait rien dit, et cependant on savait déjà dans le quartier qu'il se passait quelque chose d'anormal chez le loueur de la rue Ernestine.

On ne précisait rien, mais le champ des suppositions était vaste.

On avait vu passer le commissaire de police accompagné de son secrétaire et se disposant, par conséquent, à verbaliser.

On avait vu courir des agents.

On avait vu le cocher Cadet emmené au poste.

Bref, à tout hasard, on parlait d'un crime dont on ignorait la nature, mais qui devait être épouvantable, et la foule s'amassait dans la rue en face de la maison de Mathurin Binet.

Plusieurs personnes voulurent même entrer dans la cour au moment où en sortait le coupé conduisant le brigadier Fontaine. Le commissaire fit un signe et les sergents de ville refoulèrent les indiscrets au dehors.

—Faites fermer la porte, je vous prie, M. Binet... commanda le magistrat.

—Tu as entendu, François ? dit le loueur.

Le palefrenier s'empressa d'aller refermer les deux battants de la grande porte, et il donna un tour de clef, au grand chagrin des curieux qui flairaient une mystérieuse affaire.

(A suivre)

Un Héritage dans les Airs

ROMAN D'AVENTURES

Le détective passa avec eux un traité aux termes duquel ils s'engageaient, pour un prix déterminé, à explorer le pays sous sa direction : il se réservait le droit de les garder avec lui jusqu'à ce qu'il n'eût plus besoin de leurs services et de les congédier où et quand bon lui semblerait, en leur payant, outre le prix convenu, la somme nécessaire pour assurer leur retour.

Pendant ce temps, M. Dalmon, Julien et le docteur Doinet s'occupaient à réunir le matériel nécessaire. Ils firent notamment l'acquisition d'un grand chariot à quatre roues, traîné par deux vigoureux chevaux et conduit par un homme expérimenté.

Ce véhicule devait suivre la petite troupe en portant les provisions et les bagages : il était également destiné à servir de lieu de retraite et de repos aux deux femmes.

M. Dalmon se procura aussi des tentes pour camper la nuit, des fusils et des munitions, des vivres pour plusieurs jours, enfin tout ce qui pouvait être utile au cours d'un voyage de longue durée, à travers une contrée manquant totalement de ressources.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait maintenant, il eût éprouvé du regret d'apprendre tout à coup l'arrestation de son voleur sans avoir besoin de se mettre à sa poursuite.

Flinders, à la vue de tous les objets achetés par M. Dalmon, eut d'abord un sourire un peu moqueur.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il, nous voilà équipés comme une armée partant en campagne.

— Eh bien ! fit M. Dalmon, n'est-ce pas une vraie campagne que nous entreprenons ?

— Sans doute, mais une campagne de quelques jours seulement. Nous ne partons pas pour longtemps.

— Qu'en savez-vous ? Avez-vous donc appris quelque chose de nouveau ?

— Rien de positif.

— Mais quoi encore ?

— Vous savez peut-être qu'à environ de 200 milles au nord de Clermont, on rencontre la voie ferrée qui mène du port de Townsville à Hughendon, par Charters Towers. Cette voie est accompagnée, dans toute son étendue, par une ligne télégraphique qui se relie à celle de la côte. Or, j'ai demandé télégraphiquement à toutes les stations entre Charters Towers et Hughendon si on avait aperçu le ballon.

— Toutes les réponses ont été négatives, *Le Saphir* n'a donc pas dépassé cette ligne.

— Votre conclusion est peut-être trop hâtive, intervint à ce moment Julien, qui avait entendu ces explications.

— Pourquoi cela ?

— Tout simplement parce que le passage du ballon peut avoir eu lieu de nuit.

— C'est possible, mais la nuit n'est pas en ce moment de longue durée. L'ordre de veiller sur *Le Sirius* a été donné de tous les côtés, à tous les postes. Il y a bien des chances pour qu'il ait passé de jour, et alors on l'aurait aperçu.

— Il est facile de savoir, d'une manière au moins approximative, à quelle heure le ballon a coupé la ligne dont vous venez de parler, répondit Julien Marty, si toutefois il est allé au delà. Nous possédons tous les éléments pour effectuer le calcul, nous connaissons la distance qu'a eu à parcourir *Le Sirius*, l'heure à laquelle il a passé à Clermont, et enfin sa vitesse, que nous pouvons déduire du temps qu'il a mis à venir de Brisbane ici ; cette vitesse est celle de l'alizé du sud-est, c'est-à-dire environ 7 mètres par seconde.

Il tira de sa poche un carnet sur lequel il se mit à tracer rapidement des chiffres au crayon, pendant que M. Dalmon le regardait avec une sorte d'admiration. Le mot " l'alizé ", qu'il ne connaissait pas, lui donnait une haute idée de la science du jeune enseigne.

— C'est bien ce que je pensais, fit Julien au bout d'un instant, le ballon a passé au-dessus de la ligne de Townsville à Hughendon vers onze du soir—s'il y a passé, corrigea-t-il aussitôt.

— Il me semble cependant peu probable, insista Flinders, qu'il ait poussé jusque-là.

— Qui sait ? répondit l'enseigne ; rien n'a pu l'empêcher d'aller bien plus loin encore. Quoi qu'il en soit, j'estime que nous n'avons pas tort de prendre nos précautions, en nous plaçant dans l'hypothèse la plus défavorable. Si cela n'est pas utile, tant mieux, mais si nos recherches venaient à échouer parce que nous aurions négligé certaines précautions, cela serait doublement regrettable.

Geneviève, qui avait entendu la conversation sans mot dire, ce qui était bien beau pour elle, car elle ne pouvait guère rester sans parler, au moins toute seule, se grondant elle-même plutôt que de rester silencieuse, opina pour que l'on prit les plus minutieuses précautions, et elle fit rire tout le monde en affirmant :

— Vous me quitterez si vous voulez, mais moi je ne reviendrai qu'avec ce brigand ou bien après l'avoir vu prendre ; j'y arriverai, quand même je devrais pendant tout le reste de ma vie faire de la cuisine pour des sauvage et vivre dans le bois.

XII

EN FORET

Les préparatifs de l'expédition furent rapidement terminés.

Trois jours après leur arrivée à Clermont, les voyageurs purent se mettre en marche, au lever du soleil. La route qu'ils avaient à suivre, indiquée par la direction de l'alizé—toujours constante, comme on sait,—avait été exactement tracée sur la carte par Julien.

L'officier de marine devait, en outre, par de fréquentes observations, s'assurer qu'il ne s'en écartaient pas.

La petite troupe s'avancit dans l'ordre suivant, adopté pour toute la durée de l'expédition.

Le chariot formait le centre de la colonne. Un peu en avant, marchaient les quatre matelots du *Saphir*, armés de haches, pour ouvrir, au besoin, le passage.

De chaque côté, se déployaient, séparés les uns des autres par un intervalle d'une quarantaine de verges, les hommes engagés par Flinders ; ils couvraient ainsi un espace de terrain de près de cinq cents verges, sur lequel le moindre indice ne pouvait leur échapper. Ces hommes étaient placés sous la surveillance et la direction immédiate de Flinders. Pour l'accomplissement de cette tâche fatigante, le détective avait eu soin de se munir d'un cheval, qu'il montait en assez bon cavalier.

En sortant de Clermont, les voyageurs laissèrent sur leur droite le massif des monts Drummond, petit contrefort de la longue chaîne qui sur toute la côte orientale.

Ils traversèrent d'abord de vastes prairies, faiblement ondulées et semées de quelques rares bouquets d'arbres ou vaguaient d'immenses troupeaux de moutons.

De distance en distance, s'élevaient quelques fermes isolées, paraissant très proprement tenues et parfaitement aménagées, comme toutes celles des pays anglais. L'une de ces fermes se trouvait sur leur route.

M. Dalmon et ses compagnons s'y arrêtèrent pour demander si l'on pouvait leur donner quelques renseignements concernant *Le Sirius*.

Le squatter les reçut avec beaucoup d'affabilité et s'empessa de leur offrir quelques rafraîchissements. Il avait effectivement aperçu le ballon, dont la vue l'avait même fortement surpris.

— Il a passé, déclara-t-il, juste au-dessus de la ferme. J'ai pu le suivre des yeux pendant trois quarts d'heure, il allait lentement, puis il a disparu dans la direction du nord-ouest en se tenant toujours à la même hauteur.

— Quelle était approximativement cette hauteur ? questionna Julien.

— Environ deux mille pieds, autant que j'ai pu en juger. Mais je ne puis l'affirmer d'une façon certaine. On se trompe aussi facilement quand on évalue une distance en l'air, que sur mer.

L'enseigne nota sur son carnet toutes les indications fournies par le squatter, puis les voyageurs quittèrent la ferme après avoir remercié bien vivement le maître de la maison de son aimable hospitalité.

La chaleur devenant très forte, M. Dalmon fit monter sa fille dans le chariot.

— Au moins, lui dit-il, tu seras abrité des rayons du soleil, qui tombe d'aplomb sur ce terrain découvert ; on croirait vraiment que du feu nous enveloppe, jamais je n'ai vu une température semblable rue des Lombards.

Il engagea Geneviève à prendre place aux côtés de Jeanne. Mais la vieille bonne s'y refusa absolument, alléguant qu'elle était en rien fatiguée ni incommodée par la chaleur.

Elle marchait en effet d'un pas allègre, les yeux brillants, le visage épanoui. Elle semblait rajeunie de dix ans. M. Dalmon ne l'avait jamais vue d'une aussi belle humeur, et il ne put s'empêcher de lui en témoigner sa surprise.

— C'est vrai, répondit Geneviève, je me sens toute joyeuse. Voyez-vous, l'idée seule que nous sommes sur la piste de cette canaille de Reynard me donne une force dont je ne me croyais pas capable. Je veux être là quand on le prendra, le gredin.

M. Dalmon crut néanmoins devoir insister pour qu'elle se mit à l'abri dans le chariot.

— A quoi bon ? répliqua-t-il avec le sans-gêne des vieux domestiques dont le dévouement autorise la familiarité. Dans quelques instants n'allons-nous pas entrer dans une forêt, où nous trouverons autant d'ombre que nous pouvons en souhaiter ?

Elle montrait en même temps, un ligne sombre qui barrait l'horizon à environ 2 kilomètres en avant de la petite troupe.

— C'est effectivement une forêt, fit le Dr Doinet qui avait entendu les paroles de Geneviève, et une forêt dont l'étendue paraît considérable... Mais, ajouta-t-il avec un sourire, nous n'y serons guère plus à l'abri du soleil que dans cette plaine.

— Pourquoi donc ? interrogea Geneviève en ouvrant de grands yeux. Dans toutes les forêts, on est à l'ombre. Il n'y a pas besoin d'être bien savant pour savoir cela.

— Vous en connaîtrez la raison tout à l'heure, répondit le docteur en riant.

Il s'éloigna, laissant la vieille bonne fort intriguée, se demandant même avec un peu de mauvaise humeur si le docteur ne se moquait pas d'elle.

Au bout d'une vingtaine de minutes, on arriva à la lisière de la forêt, presque uniquement composée d'eucalyptus, dont quelques-uns mesuraient près de deux cents pieds de hauteur.

Une fois là, Geneviève put se convaincre que le docteur ne s'était nullement moqué d'elle. Il avait dit vrai. L'ombre était rare.

Les forêts australiennes, du moins celles dont l'eucalyptus constitue l'essence principale, présentent un caractère et un aspect tout différents de ceux de nos forêts d'Europe. Là, pas de fraîches retraites qu

nvitent au repos, pas d'obscurs et mystérieux sentiers où l'on puisse se promener en rêvant.

Les arbres, très espacés les uns des autres, ne projettent, pour ainsi dire, aucune ombre sur le sol. Les feuilles des eucalyptus, en effet, dirigent leurs bords d'un côté vers la branche qui les supporte, de l'autre vers la lumière, en sorte que toute l'ombre qu'elles fournissent est égale à la surface de leur tranchant.

Geneviève était absolument stupéfiée. Une forêt sans ombre ! Jamais elle n'aurait cru que pareil phénomène pût exister.

—C'est égal ! finit-elle par dire, j'aime mieux le bois de Meudon : les arbres n'y sont pas si hauts, il est vrai, mais au moins on peut s'y promener pendant l'été sans crainte des coups de soleil. Quand je raconterai cela à notre concierge, Mme Després, elle ne voudra pas me croire.

Comme il était près de midi, Julien proposa de faire halte pour déjeuner, avant de pénétrer plus avant dans la forêt. Tout le monde ayant adhéré à cet avis, Flinders, d'un coup de sifflet, rassembla ses hommes, et l'on se mit aussitôt en devoir de tirer du chariot une partie des vivres qu'il contenait, sans oublier l'eau dont une ample provision avait été emportée.

Le couvert fut dressé en un tour de main par Jeanne aidée de Geneviève, et l'on se mit à table.

Tous les convives, dont l'appétit avait été aiguïté par la marche et le grand air, firent honneur au déjeuner, composé de conserves et de viandes froides.

—Maintenant, déclara Flinders, lorsque le repas fut terminé, va commencer réellement notre expédition. En franchissant la lisière de cette forêt, nous pouvons dire que nous nous engageons dans le désert. Il est probable que, de quelques jours, nous ne rencontrerons pas une habitation, que nous ne verrons peut-être pas même un visage d'homme civilisé. Il nous faut donc ménager avec le plus grand soin les provisions qui nous restent, et vivre, autant que possible, de notre chasse. C'est sur vous, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à Julien et au Dr Doinet, que nous comptons pour nous fournir de gibier.

—Nous ne l'oublierons pas, répondirent à la fois les deux jeunes gens, et nous ferons en sorte de nous acquitter à la satisfaction générale de notre rôle de pourvoyeurs.

—Je me propose de vous aider un peu dans votre tâche, intervint M. Dalmon. Dans ma jeunesse, je ne tirais pas trop mal la perdrix et le lièvre ; j'espère vous montrer que j'ai encore le coup d'œil assez juste. J'ai acheté à Sydney un fusil Galand de Paris, à canon court. On en dit merveille. Et je compte bien l'essayer.

—Nous acceptons votre concours avec le plus grand plaisir, assura Julien ; il ne peut que nous être utile. Mais, de cette façon, Mlle Jeanne restera seule bien souvent, poursuivit-il, en se tournant vers la jeune fille.

—Il faudra bien que je me résigne à mon sort, répondit celle-ci en rougissant un peu.

Puis elle ajouta à voix basse en se penchant vers l'enseigne :

—Je vous recommande mon père, n'est-ce pas, M. Julien ? S'il lui arrivait malheur, s'il se fatiguait et tombait malade, que deviendrais-je ?

—Soyez sans crainte, mademoiselle, répondit Julien sur le même ton, si quelque danger le menace, je serai là. S'il se fatigue trop, je lui parlerai de vous et il se ménagera.

XIII

LUGUBRE TROUVAILLE

Après avoir marché pendant quatre jours et s'être fait un chemin au milieu des plus grandes difficultés la petite troupe arriva à Cape River. Flinders s'étant éloigné pour examiner les environs, on le vit revenir tout à coup l'air ému :

— Venez par ici, voici du nouveau ! cria-t-il dès qu'il fut à portée de la voix.

M. Dalmon, Julien et le docteur se précipitèrent aussitôt vers le détective :

—Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? lui demandèrent-ils à la fois.

—Vous allez voir, répondit Flinders.

Puis, s'apercevant que Jeanne et Geneviève les avait rejoints, il ajouta en se penchant à l'oreille de M. Dalmon :

—Il est préférable que ces dames ne nous accompagnent pas, car ce que j'ai trouvé leur ferait une pénible impression.

M. Dalmon se tourna aussitôt vers sa fille.

—Attends-nous ici, mon enfant. M. Flinders dit qu'il est préférable que tu ne viennes pas avec nous, non plus que Geneviève. Les matelots vont rester avec vous.

—Bien, mon père, répondit la jeune fille, sans demander d'autres explications, nous allons demeurer ici.

Elle retourna vers les marins du *Saphir*, suivie de Geneviève, tandis que M. Dalmon, Julien et le docteur s'enfonçaient dans la forêt sur les pas du détective.

Après avoir parcouru environ deux cents verges, celui-ci s'arrêta près d'un fourré de zamias, dont il écarta les branches épineuses.

Les trois hommes s'avancèrent pour regarder, mais presque aussitôt ils reculèrent avec un mouvement de surprise mêlée d'horreur. Ils se trouvaient en présence d'un cadavre humain déjà à moitié décomposé !

—Voici, dit Flinders, la découverte qu'un de mes hommes vient de faire. Certes, une pareille rencontre dans une forêt australienne n'a rien d'extraordinaire et je ne vous aurais pas dérangé sans une circonstance particulière. Bien qu'il soit méconnaissable, il m'a semblé, d'après la taille, le costume et divers autres indices, que ce cadavre était celui de James Well.

—James Well, l'aéronaute du *Sirius* ! s'écrièrent à la fois M. Dalmon et le docteur.

—Oui, affirma le détective, je crois que c'est lui.

—Il nous est facile de nous en assurer, fit observer Julien. Nous n'avons qu'à chercher dans les vêtements du mort : nous y trouverons certainement quelque papier à son nom.

—J'y ai bien pensé, se hâta de répondre Flinders ; mais j'ai préféré attendre que vous fussiez là pour procéder à cette visite. Nous allons voir ensemble.

Il se dirigea vers le cadavre, auprès duquel il s'agenouilla, puis il se mit à le fouiller minutieusement.

Il ne trouva d'abord que quelques objets insignifiants. Enfin, d'une poche intérieure, il retira un volumineux portefeuille, qu'il tendit à M. Dalmon. Celui-ci s'empressa de l'ouvrir.

Outre un certain nombre de bank-notes, le portefeuille contenait plusieurs lettres et documents qui ne laissaient aucun doute sur l'identité du défunt. Le détective ne s'était pas trompé : le cadavre que l'on avait sous les yeux était bien celui de James Well.

Après cette constatation, les quatre hommes restèrent un instant perplexes, se demandant quelle conclusion ils devaient tirer de ce fait, et quel parti ils avaient à prendre.

—A mon sens, opina le premier Flinders, James Well a été la victime de Reynard.

C'est assez probable en effet, répondit Julien ; mais dans quel but Reynard a-t-il tué ce malheureux ? Si le crime avait eu lieu à terre, il y aurait des traces. S'il a eu lieu dans le ballon, comment Reynard, aurait-il pu ensuite diriger l'aérostaf ?

—Ceci, je ne puis le deviner. Peut-être est-ce tout simplement qu'une fois à terre, il a voulu se débarrasser d'un compagnon gênant et indiscret. Les traces ont disparu, car la mort de James Well remonte à plusieurs jours.

(A suivre)

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais. Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

1.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

2.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

3.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

4.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

5.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

6.—LE SOCIALISME, encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle, sous forme de dictionnaire. 1 vol. gr. in 8 de 158 pages.

7.—L'ELECTRICITE, (même genre). 1 vol de 184 pages.

8.—LA PHOTOGRAPHIE, (même genre). 1 vol. de 152 pages.

9.—L'ARCHITECTURE, (même genre). 1 vol. de 128 pages.

10.—LE JARDINAGE, (même genre). 1 vol. de 160 pages.

11.—MINÉRALOGIE ET LITHOLOGIE, (même genre). 1 vol. de 158 pages.

12.—HISTOIRE DES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE, depuis les premiers établissements jusqu'à nos jours, par Sylva Clapin. 1 vol. illustré et cartonné de 212 pages.

POÉSIES

13.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

14.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

15.—LES FLEURS DE LA POÉSIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 256 pages.

ROMANS

16.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

17.—BERGERONNETTE, par H. du Plessac, 1 fort volume in 12 de 315 pages.

18.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

19.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

20.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

21.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

22.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

THEODORE CAHU.

LE CATARRHE PEUT-ETRE GUERI

Le catarrhe est une maladie parente de la Consommation toujours considéré incurable, et cependant il existe un Remède qui le guérit dans chaque cas. Pendant bien des années, ce remède fut employé par le défunt Dr. Stevens, renommé pour les affections de la gorge et des poumons. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas et désirant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai gratis à tout souffrant du catarrhe, de l'asthme et de la consommation, cette recette, en Allemand, Français et Anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W. A. Noyes, 847 Powers Block, Rochester, N. Y.

—A Bosbotter, Caroline du Sud, il y a des arbres qui ressemblent à des érables et distillent du lait, dont les indigènes se servent pour nourrir leurs enfants.

TIRAILLEMENTS D'ESTOMAC

La pauvreté et l'impureté du sang amènent des désordres graves dans les organes de la digestion et dans les sucs gastriques, de là, tiraillements douloureux de l'estomac et perte d'appétit. Pour ramener l'estomac à son état normal, employer le traitement par les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—En Hollande aucun propriétaire n'a le droit de hausser le prix d'un loyer actuellement occupé, ni d'évincer un locataire qui paie bien.

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

—Un milliard 150 millions de francs, tel est le montant de la dette de Londres. Elle augmente tous les ans avec les besoins de la ville.

GRADATION

Un rhume de cerveau négligé dégénère en rhume et fluxion de poitrine. Le *Baume Rhumal* est le vrai spécifique à employer.

—Berlin, la capitale de l'Allemagne, a inauguré le nouveau siècle par un tarif de tramways uniforme de deux cents et demi.

FAITES ACCORDER VOTRE PIANO

Par M. L. J. Rivet recommandé par les artistes canadiens et européens. Bureau chez M. A. J. Boucher, 1622, rue Notre-Dame Tel. Main 1850. Résidence 418 Rue Rachel Tel. Est 1685.

—M. C. M. Schwab, le millionnaire et directeur de la combine de l'acier, était autrefois commis à \$2.50 par semaine. Sa fortune aujourd'hui est estimée à \$50,000,000.

LA CAUSE ET L'EFFET

L'étouffement causé par l'inflammation des poumons est calmé par le *Baume Rhumal* qui guérit aussi la cause.

- A la Bourse du travail.
- L'orateur ne doit pas être ouvrier tailleur...
- A quoi voyez-vous cela ?
- A son discours, qui est d'un découu !

ESSOUFFLEMENT

Les personnes chez qui le sang est affaibli ou impur souffrent beaucoup de l'essoufflement dont elles sont affectées au moindre effort musculaire, soit pour le travail, soit pour la marche. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* purifient et fortifient le sang et guérissent de cette affection si pénible.

LES
Pilules de Longue Vie
(BONARD)

Guerissent les Maladies de la Peau ainsi que toutes les autres maladies provenant de l'insuffisance ou de l'impureté du sang.

ELLES GUERISSENT LES
HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS

Delle MARIA POULIOT

Une petite fille de 13 ans guérie d'une maladie de la Peau qui la faisait souffrir horriblement. Sa mere reconnaissante nous écrit la lettre suivante, preuve incontestable de l'efficacité des PILULES DE LONGUE VIE (Bonard).



La Cie Medicale Franco-Coloniale.

MESSEIERS.—Je suis heureuse de pouvoir vous apprendre que ma petite fille, Maria, âgée de 13 ans, a obtenu une guérison presque miraculeuse par l'usage de vos Pilules de Longue Vie. Depuis quelque temps elle souffrait de faiblesse générale, de mal de cœur et de maux de tête fréquents. Elle souffrait beaucoup aussi d'une éruption de la peau qui lui couvrait tout le corps; ses jambes étaient enflées et ne pouvait à peine la soutenir. Plusieurs médecins la soignèrent, mais la maladie s'aggrava au lieu de diminuer. Une voisine me conseilla de lui faire prendre les Pilules de Longue Vie Bonard, disant que son petit garçon avait été guéri d'une maladie semblable à celle de ma petite fille, par l'usage de ces pilules. J'en achetai six boîtes qu'elle prit régulièrement, selon les directions, et maintenant elle est complètement guérie et a repris ses études qu'elle avait été obligée d'abandonner.

Mme POULIOT, 49 rue Brébeuf.

LES PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) guérissent l'Anémie, la Dyspepsie, les Maladies de la Peau, ainsi que toutes les maladies du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Elles opèrent des guérisons merveilleuses tous les jours. Parmi les personnes qui ont obtenu des guérisons il y a de vos parents, de vos voisins ou de vos connaissances.

Si vous êtes malades, il vous faut un bon remède afin d'obtenir une prompte guérison. Demandez aux personnes qui ont employé les Pilules de Longue Vie, ce qu'elles en pensent et elles vous diront que c'est le meilleur remède au monde. Si vous demeurez à Montréal, voyez Mme Pouliot, 49 rue Brébeuf, ou Delle Elizabeth Ouellette, 89 rue St-François-Xavier, M. Léon Caster, 641 rue St-André, ou M. Félix Gouin, 478 1/2 rue St-Dominique. Ces personnes doivent leur guérison aux PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) Si vous aimez mieux essayer les Pilules avant d'en acheter, envoyez-nous votre adresse ainsi que le coupon au bas de cette annonce et un timbre de 2 centins, et nous vous enverrons une boîte-échantillon gratis.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

<p>10,000 Boites .. DE .. PILULES DE LONGUE VIE (BONARD) GRATIS.</p>	<p>DETACHEZ CE COUPON.</p> <p>Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 centins. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.</p> <p>.....</p> <p>Nom et Adresse</p> <p style="text-align: right;">No 17</p>
---	---

PRIX GRATIS Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 centins, pour frais d'envoi, etc., et vous recevrez gratuitement Mag- nifique Prix qui vous fera certainement bien plaisir Cie. Toronto Premium, Boite 1508 Toronto.

L	P	A
R	O	I
S	K	N
D	O	N
O	N	N
Y	E	W

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL



SOLILOQUE INTERROMPU Le poète de la ville.—Comme le printemps est beau, comme la nature est solennelle alors... Une voix (au loin). Ote toé de d'dans mon champ ou j'l'envoye une autre charge de sel.—(Judge).



Acte I.—La rencontre

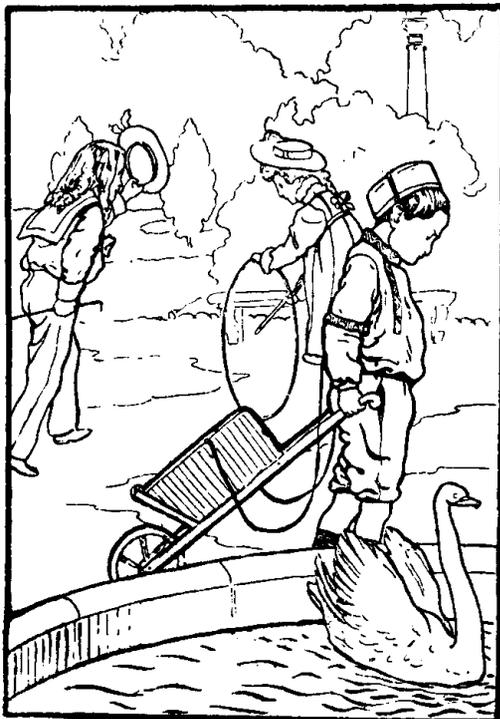


Acte II.—Scène de jalousie



IL OUBLIA DE REGARDER EN POIÇONNANT

Conducteur (à un passager lent).—Pourquoi ne mettez-vous pas votre ticket sur votre chapeau, comme le fait ce monsieur ? Je n'aurais pas besoin d'attendre des minutes après vous !—Judge.



Acte III.—La trahison



Acte IV.—“ Ah ! les femmes ! ”



L'ARMÉE DU SALUT

A la sortie d'une séance de l'Armée du Salut, une Adepte demande à un jeune homme qu'elle a vu écouter avec beaucoup d'attention :

—Etes-vous sauvé ?

Le jeune homme.—Non, je suis reporter !

L'Adepte.—Oh ! je vous demande pardon !